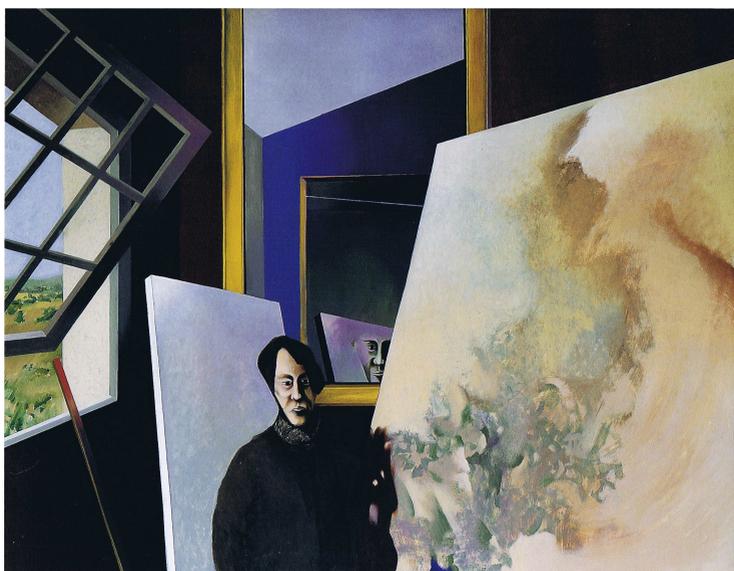


UNE SÉLECTION DE CENT VINGT POÈMES CHOISIS PARMIS NEUF ANS DE POÉSIE (livraison n°2)

Xavier HIRON



Henry Le Chénier, *L'atelier : miroir doubles* 1989
huile sur toile, 195 x 260 cm, collection particulière © Henry Le Chénier

Avril 2019
Les éditions anonymes

120 poèmes (sélection)

À l'âge de cinquante ans, l'auteur a établi une compilation des 101 poèmes qui, à l'époque, lui semblaient les plus représentatifs de son parcours poétique, en insistant sur les textes les plus anciens, afin de montrer la genèse de son écriture. Neuf ans plus tard, fort de 700 poèmes supplémentaires, Xavier Hiron réitère l'aventure pour représenter ce nouveau laps de temps : non plus seulement sur 101, mais avec 120 nouveaux poèmes présentés.

SOMMAIRE

PRÉSENTATION DEUXIÈMES CLEFS D'UNE ŒUVRE

(poursuite d'un parcours)	7
CENT VINGT POÈMES CHOISIS PARMIS NEUF ANS DE POÉSIE	20
1292- L'inconsistance des marais (22)	21
1296- Fol espoir (25)	22
1308- Un autre grand bleu (18)	23
1313- Dans une carte postale (18)	24
1315- Notre ruelle d'Italie (18)	24
1323- Automnale n° I (14) ou Sonnet inversé	25
1325- Automnale n° III (22) ou Les pleurs du langage	26
1073- Action de grâce (32)	27
1389- L'ixième traversée (13)	28
1391- La pénultième recommencée (11)	29
1394- Mon unique poème (22)	29
1383- Vague à l'âme (23)	30
1095- Poème dédicace (30)	31
1097- La ballade des deux damnés (20)	32
1311- Nenni que nenni (la chanson du déni amoureux) (33)	34
1099- Ballade du jeune troubadour (16)	34
1113- Les villes bleues du monde (34)	36
1117- Le souffle du glacier (36)	37
1138- Le papillon d'amour (16)	38
1160- Chanson du monde solitaire (17)	38
1166- Le chant de l'âme (24)	39
1157- Exercice n° 11 : effarement d'un philanthrope	
en -ope (20)	40
1061- L'âme sereine (25)	41
1069- Nous, fuyant vers le levant (21)	42

120 poèmes (sélection)

1091- Dans l'œil du graveur (30) diffusé	43
1101- La plainte des fugitives (20)	44
1103- Chants du Sahel (32)	45
1169- Destinée agreste (17)	46
1193- Une visite attendue (20)	47
1204- L'oraison d'un poète sans nom (27)	48
1076- La compagnie des astres (16)	48
1078- L'espace entre deux roses (14)	49
1081- L'assiégé de mots (15)	50
1087- Altérité du sens profane (36)	51
1102- Hommage aux visionnaires (22)	52
1109- Le chemin d'ombre (12)	52
1119- Hymne à la beauté du vent (18)	53
1122- Couronnement de la mère (20)	54
1127- C'est une Ève (ter repetitas) <i>ou</i> Le rêveur et son modèle (14)	54
1130- Vœu secret de l'artiste (18)	55
1131- Ta gloire (32)	56
1173- Le mystère de la création (17)	57
1059- Réflexion sur le bonheur (14)	58
1140- Du combat de l'espace contre le nombre (32)	59
1177- Le chemin pénitent <i>ou</i> La 7ème vie d'un Bouddha ordinaire (36)	61
1181- L'envolée <i>ou</i> Traversant le Cher (26) - genre de sonnet qui n'ose pas dire son nom	62
1185- L'enseignement de l'étranger (40)	63
1191- Contrepoint du printemps (23) <i>ou</i> Paysage à la Turner	64
1199- Volet dextre : Naissance de l'improbable (29)	65
1209- Paroles de bienvenue (20) diffusé	66
1213- La mer (18)	67
1218- Arrivé à bon port (20)	67
1223- Invective de l'hiver (30)	69
1225- Abattage (22)	70
1229- Japon, terre de souffrance I, II et III (42)	71
1231- Héritage (23) diffusé	72
1238- Sur une photographie en noir et blanc (27)	73
1251- Le souffle des années (40)	75
1263- Le miracle du monde (22)	76
1267- Flurette (25)	77
1269- Le vin de la sagesse divine (24)	78

1274- Complainte dérisoire (27)	79
1280- Déclamation secrète <i>ou</i> Sonnet un peu forcé (14)	
Plagia de forme et de pensée n° V	80
1301- Matinale de printemps (20)	80
1309- La dissertation du miroir (33)	82
1337- La destinée sans gloire (21)	82
1336- Poème sans conviction (20)	83
1349- Une pensée buissonnière (20)	84
1350- Esprit intangible (20) <i>sur un vers introductif de Charles Baudelaire</i>	85
1359- Le passeur (22)	86
1372- Et maintenant... (1)	86
1374- Le nom du rossignol (31)	87
1399- Parure intérieure (27) diffusé	88
1411- Sonnet des amazones (14)	88
1415- Fenêtre ouverte (10)	89
1419- Les certitudes (22)	90
1424- Un verre de ma vigne (16)	90
1427- Effacer l'amertume (14)	91
1440- Mathématiquement militant (15)	92
1444- Confiance de l'amour (32)	93
1448- Chanson de Don Quichotte à sa chère Dulcinée (26)	94
1451- Irradiation profonde (15) <i>Dans la série des « Je veux... »</i>	94
1456- Vision d'église (22)	95
1460- Ce que chante Pierrot (20)	96
1466- Question de confiance (24)	97
1481- Romance de mon jardin (31)	98
1471- L'abandon des sentiments (39)- <i>où les strophes entre tirés sont reprises en écho -</i>	100
1488- L'invitation au sommeil (32)	101
1496- Petite prière latine II (18) (<i>bis repetitas</i>)	102
1502- L'étoile chansonnière (12)	102
1517- Ton petit lait (28)	103
1519- Doigts crochus des voleurs (9)	104
1521- Polir une œuvre (16)	104
1462- Les chemins difficiles III (19) <i>Les retours de traverses</i>	105
1464- Les chemins difficiles IV (10) <i>Le chemin des saisons</i>	106
1465- Retrouver l'illumination I et II (20)	107
1507- L'inconscience de l'univers (15)	107
1508- Sursaut de la conscience (16)	108

120 poèmes (sélection)

1523- Question à une Gorgone des temps modernes (14)	109
1524- Convoquer le réel dans les étoiles (18)	109
1526- Renouveau : premier frémissement de printemps (21)	110
1528- En traversant la Hollande en bus (27) Diptyque de la modernité II	111
1530- Combattre le réel ? (16)	112
1531- Tes jolis yeux (24)	113
1532- Un conseil (20)	114
1538- La vie avalée (15)	115
1544- Écrit à Burren Castle Hotel à la demande de Brigitte Dieuloufet (20)	115
1546- Sylphides (18) (Au-delà de la réalité)	116
1549- Prière à Dulcinée (15) (une alternance douceuse)	117
1556- Les mots irréels (17) (chanson sacrifiée sur l'autel de la mémoire)	118
1568- Paysage N° 1 (9) diffusé (dans la série des sonnets grenoblois)*	118
1571- Sonnet à déclamer - Paysage N° 3 (9) (dans la série des sonnets grenoblois)	119
1575- Ta poésie (17)	120
1579- Reflet d'âme - Paysage N° 7 (9) (dans la série des sonnets grenoblois)	120
1584- Le destin des heures (15)	121
1594- Photographie du temps passé - Paysage N° 13 (9) (dans la série des sonnets grenoblois) Série II	122
1597- Paysage biaisé - Paysage N° 16 (9) (dans la série des sonnets grenoblois) Série II	122
1601- Définition de Transcendance (11) diffusé	123
1605- Question à Monsieur le vent (20)	123
1600- Adieux réitérés (30)	124

(le titre des poèmes étant placé en fin, ceux-ci peuvent débiter en décalé)

Présentation

DEUXIÈMES CLEFS D'UNE ŒUVRE

(poursuite d'un parcours)

À l'orée de mes cinquante ans, j'autoéditais un recueil de synthèse qui exploitait, peu ou prou, mes trente-cinq premières années de pratique poétique : un condensé de mes mille premiers poèmes, en quelque sorte. À peine dix années plus tard, je souhaitais renouveler l'expérience, non sans avoir ajouté dans ma besace presque sept cents nouveaux exploits verbaux ! D'autres de mes poèmes divagants, comme happés par moi au vol, ont donc fini leur course parmi les pages sobres de cette nouvelle compilation, digne héritière de sa précédente fournée.

Voilà le décor de l'entreprise planté. Mes tenants et aboutissants exprimés. Voilà en quoi consistaient mes rengaines passées : mes airs intimes fredonnés, ma triste joie éparpillée... et, comme le plus souvent, dans le ruisseau ramassés.

Je suis donc né troubadour. Comment s'en étonner, moi qui suis le fidèle suiveur d'une immense lignée de poètes égarés et de quelques vagues chansonniers ? Il n'est pas de mystère :

120 poèmes (sélection)

me voici tout entier livré, non pas à moi-même, mais à la meute des regards fermés. Et mon sort tout entier fut jeté sur les routes du grand péché du verbe, ce que mes textes ont souvent tenté de restituer. Sans réel succès, jusqu'à présent, semble-t-il.

Je ne m'étonne pas non plus, après quarante-cinq années de cet exercice exigeant, de toujours taquiner la cadence princière, de chançonner la divine mélodie, quoique ce fût parfois à regret que je persévèrais dans cette voie difficile. Car je n'ai pas « cette agilité preste des chats », comme l'annonce, à peu de chose près, l'un de mes vers d'anthologie. Non, je ne conserve en moi que cette envie frêle de vivre, comme une nécessité profondément gravée au fond de mon esprit. Ceci est l'enseignement que je suis venu vous livrer.

Si je ne me suis pas fait entièrement troubadour, si je ne me suis pas concrétisé saltimbanque, ni ne me suis autoproclamé Prince des poètes, que suis-je d'autre, réellement, moi qui cependant me suis toujours dérobé à toute classification, ou vaine fantaisie du genre ? Je ne sais répondre à cette question. Mais ce que je sais formuler est que j'ai su passer de très nombreuses années à ressasser mes poèmes. Et plus tard, mes essais et romans de fortune ont subi la même attention.

Souvent, j'ai maudi de ne pas avoir pu disposer, pas tant de suffisamment temps, mais plutôt de disponibilité pour le faire, toujours impliqué, malgré moi, dans une triple-vie du quotidien qui nous oblige à constamment battre le fer. Mais qui, dans le même moment, nous livre le blé à moudre de la poésie, afin de nourrir la passion et entretenir la vivacité nécessaire de l'esprit. Notre entreprise humaine en dépend et en cela, au moins, je jugeais mon acharnement salutaire.

À travers mes récentes années, la prorogation de mon activité littéraire, et plus particulièrement poétique, a été caractérisée par une production plus continue de mes poèmes, dorénavant concentrés dans des recueils au flux plus homogène,

ce dont témoignent leurs titres finalement plus neutres. Ce qui au final distinguera cette période sera l'ascendant que prendra la part prosaïque de mon œuvre, venant entrecouper plus régulièrement la réalisation, cependant toujours aussi spontanée, de mes pièces en vers, mais dans une approche volontairement plus rationnelle, car plus propice à notre monde d'aujourd'hui, et qu'une compréhension plus mûre des phénomènes est venue étayer. Privilège de l'âge...

Durant cette période, la poésie est donc restée cette nécessité de fraîcheur de mon esprit. La prose est ce qui est venu la soutenir, la compléter, la fortifier, voire la dépasser. Les deux modes se sont finalement répondus, puis équilibrés, jusqu'à venir former ces deux pôles affrontés, récemment cristallisés dans les sections intitulées **Cathédrale** et **Sanctuaire**. Mais elles demeurent tributaires d'une même démarche, centrée autour de l'introspection et l'illustration des phénomènes de la création.

Donc, à l'issue de ma tentative intitulée **Dieu**, les écrits suivants me sont venus à l'esprit, que je détaillerai dans l'ordre de leur réorganisation actuelle sur le papier.

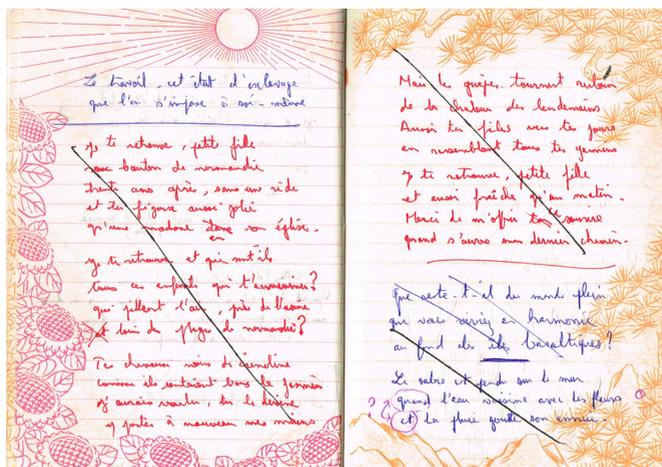
Pour commencer, fidèle à ma tradition de travail, mes compléments de recueils anciens sont nombreux : ainsi, les **Trois saisons pour une vie** se sont vues adjoindre un premier codicille de dix nouveaux poèmes, écrits plus de 600 numéros plus tard, sous le titre flatteur de **En quête d'une illusion** (voir les poèmes n° 1292, 1293 et 1296). Puis un second, lui-même en deux volets successivement intitulés **Un repos pour la vie** et **Le chant des automnales**, forme au final un recueil particulièrement réussi à mes yeux (voir poèmes n° 1308, 1313, 1315, 1323 et 1325).

Et mort encore (Traversée vers la poésie pure)

Appartenant à la section **VERS** et réalisant avec bonheur la liaison avec la précédente synthèse, cet additif un peu tardif est la continuité de ce qui avait été affiché dans le premier opus

120 poèmes (sélection)

intitulé **Mort**. Les vers qui se développent ici ont eu le souci d'avancer vers une perfection formelle toujours accrue. Ils abordent en même temps l'atemporalité qui mène vers l'idée de Dieu qui, elle-même - pour boucler la boucle, si je puis m'exprimer ainsi -, rejoint l'idée que l'on se fait de la mort. Cette approche nouvelle d'un thème récurrent date, pour l'essentiel, de l'année 2013 (voir poèmes n° 1389, 1391, 1394).



Deux pages de notes dans un carnet
© Xavier Hiron, vers 2002

ECLATS TRANSITOIRES I et II

Cherchant sans relâche de nouveaux élans de-ci de-là, j'ai, au tout début du vingt-et-unième siècle, tenté de nouvelles approches d'écriture, renouvelant mes thèmes, fractionnant mes rythmes à l'envie, éclatant ou, au contraire, tentant de condenser mes images. Sans vouloir constituer une rupture majeure d'avec ce qui précède, cette évolution a accompagné la lente modifica-

tion de ma personnalité, telle que celle que, graduellement, imprime sur nos êtres le passage du temps (poème n° 1385, cette tentative constituant un recueil de transition).

LES NOUVEAUX POEMES II

Ballades et Apocryphes

Dans ce recueil harmonique qui marque le renforcement d'une évolution amorcée au tournant des années 2000, l'accent s'est plus particulièrement porté sur la connotation proprement musicale que soutient inévitablement toute forme de poésie. D'où l'apparition progressive d'un registre illustré par des mots tels que Ballades, Chansons, etc. qui orneront mes textes les plus récents. J'y retrouve un élan que je reconnais pour mien et qui se moule à la perfection dans mon approche, d'où de nombreux exemples de poèmes échelonnés entre les n° 1095 et 1166.

La rime absolue

L'ensemble entamé ci-dessus se prolonge par un jeu proprement langagier. En effet, il s'est agi, pour moi, de travailler de nouveaux textes à partir de listes fournies par un très synthétique dictionnaire de rimes, telle une gageure lancée à moi-même - oui, à moi qui de tout temps ai cultivé la spontanéité forcenée, cherchant à combattre le formalisme et l'esprit convenu ! -. Cette galéjade accouche cependant d'un ensemble taquin, tel un pied de nez de la virtuosité dédiée à l'inutile (poèmes 1155 et 1157).

DEUXIEME FOURNEE DES TEXTES EN PROSE

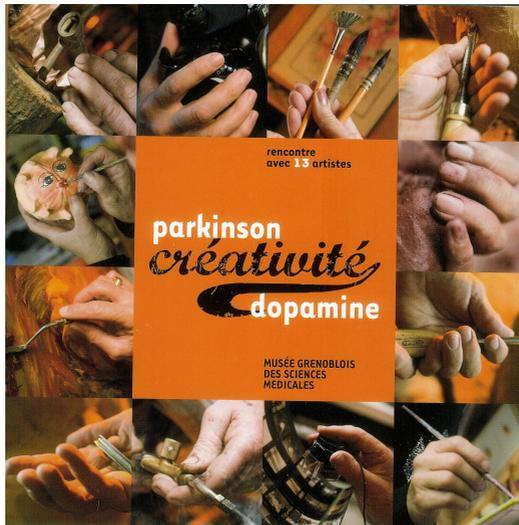
Exercices obligés, cités ici pour mémoire, j'y ai façonné, au moins dans leur intention, des essais (**Essai sur le mouvement, Contre la morale capitaliste, première partie**), un second roman (**Cliff End**), et une version scénarisée de **Turniami** (qui

aurait pu voir le jour avec bonheur sous la forme d'une réalité virtuelle numérisée), notamment. C'est à peu de chose près l'époque durant laquelle j'ai été contraint de quitter mes fonctions à l'Atelier régional de conservation ARC-Nucléart, d'où je me suis progressivement réorienté vers l'inventaire et la gestion de collections scientifiques et patrimoniales. En presque dix années d'une application fournie par intermittence, je suis fier d'avoir mené l'identification du patrimoine hospitalier du CHU de Grenoble, conservé par l'association Musée grenoblois des Sciences médicales, que dirige Sylvie Bretagnon, avec qui nous avons réussi à mener à bien plusieurs projets d'expositions, malgré le peu de moyens à disposition.

LES NOUVEAUX NOUVEAUX POEMES

Le temps II (précédé de Chronos I)

Après avoir écrit LES NOUVEAUX POEMES, quoi de plus logique, me semblait-il, que de poursuivre son chemin avec LES NOUVEAUX NOUVEAUX POEMES ? Aussi, de 2005 à 2010, ceux-ci viendront enrichir la traversée de nouvelles expériences, au nombre desquelles figure, comme mentionné ci-dessus, la réintroduction progressive de travaux de plus grande envergure, rédigés en prose. Dans la suite de **La rime absolue**, ce dernier recueil est lui aussi à compter parmi mes réussites les plus abouties (divers poèmes échelonnés entre 1061 et 1204).



Catalogue d'exposition d'artistes parkinsoniens pour le compte du
Service neurologique du CHU-Grenoble ;
projet photographique © Dominique Guillaudin,
conception graphique © Thomas Lemot, 2010

Le chemin d'ombre I et II

Ceux-ci constituent en fin de compte une parole à la teneur enveloppante dont la portée philosophique en vient à irriguer l'essence même de la poésie première ; à la modeler subrepticement, afin que la maturité de l'être tende enfin à atteindre son comble. Et cette notion de chemin est exprimée ici, pas tant pour ce qu'elle pourrait nous révéler d'un but à concevoir que pour formuler cette constatation aux sensations mitigées du tracé parcouru... (voir les poèmes entre 1076 et 1185).

DERNIERS POEMES

La propension que j'ai ressentie de tout temps de m'abandonner à une « poésie de la rêverie » telle que la définis-

120 poèmes (sélection)

sait Gaston Bachelard pourrait bien constituer l'unique raison d'être de cette série de poèmes qui mêle, dans une dynamique quasi orchestrale, l'ensemble des thèmes que j'ai eu à soutenir depuis mes origines. Et qui, à partir de 2007 notamment, se sont entremêlés gaiement dans une symphonie aux accents de plus en plus épiques (voir les poèmes entre 1191 et 1223, puis entre 1225 et 1269 - deux livraisons successives).

La vie testamentaire (final)

Ce recueil austère forme la suite et la fin des DERNIERS POEMES, dans une apothéose lyrique devenue sans limite, équivalente à la seule production poétique de l'auteur durant l'année 2012. Episode cependant moins réussi, il est représenté ici par sept réalisations s'étalant entre les poèmes 1274 et 1280.

POEMES SANS CONVICTION

Deux facettes vont ensuite se conjuguer à merveille : j'entame, d'une part, sur le plan strictement professionnel, une réorientation discrète, en accédant aux fonctions de chargé de collections pour le compte de l'association ACONIT pour un conservatoire de l'informatique. Cette fonction se double de la gestion de la délégation régionale de la mission nationale PATSTEC pour la sauvegarde du patrimoine scientifique et technique contemporain, notamment pour le monde universitaire et les grands organismes de recherche présents en nombre dans le bassin grenoblois. Activités qui forment, somme toute, le prolongement logique de mon travail accompli au sein du Musée grenoblois des Sciences médicales*.

D'autre part, sur le plan de mon activité personnelle, toujours à l'affût de nouveautés et d'insolite, j'appréhendais une veine non encore explorée par moi, car ardue en apparence et extrêmement exigeante en termes de réalisation. Ce qui en découlera contient, certes, de vraies pépites ; mais aussi, j'en ai

conscience, un peu de difficulté supplémentaire offerte aux yeux du potentiel lecteur. Mais ceci, sans pour autant perdre de vue l'idée de progression qui me reste chère. Bref, mes deux modes de vie demeurant, par choix assumé, irrémédiablement liés.

Ether : un essai sur la pensée

Je dois avouer que ce recueil de nature très singulière procède d'une conception originale. Poursuivant ma quête formelle, j'en vins à mêler tournures versifiées et discursives que sous-tendait un but unique : déceler, pour mieux l'exacerber, la cohérence de la pensée pure. Entreprise on ne peut plus hardie s'il en est, que je justifiais d'entrée par une référence explicite aux tentatives littéraires (au sens puissant du terme) d'un Stéphane Mallarmé (poèmes 1336, 1349, 1350).

Déclinaison de passeurs, suivi de Chants de la vie et du malheur

En proie à une nouvelle période de doutes et d'interrogations, j'ai de nouveau remis sur l'ouvrage une démarche introspective, visant à déboucher : soit sur un silence consenti, soit sur un nouveau sursaut de l'écrivain, en accord avec mon état de maturité ambiant. C'est l'histoire de cette aventure que ces deux petits recueils ont la vocation de broser à très grands traits (poèmes 1359, 1372, 1374 et 1399).

En route vers la grande abstraction poétique (Miscellaneous)

Au cours de ma tentative perpétuelle de réappropriation d'un souffle poétique épique, dans la ligne directe de **Gloire** ou des **Poèmes en prose**, j'ai parfois accédé à des poèmes de moindre envergure, en apparence du moins. Ces poèmes, écrits « sans conviction », car ne sachant pas encore quelle pourrait en être la postérité littéraire, sont, de ce fait, parsemés de textes apparemment moins pertinents, malgré cette obsession latente de perfection et d'efficacité. Pour cette raison, ils ont par la suite été rassemblés à part (voir les poèmes entre 1411 et 1440).

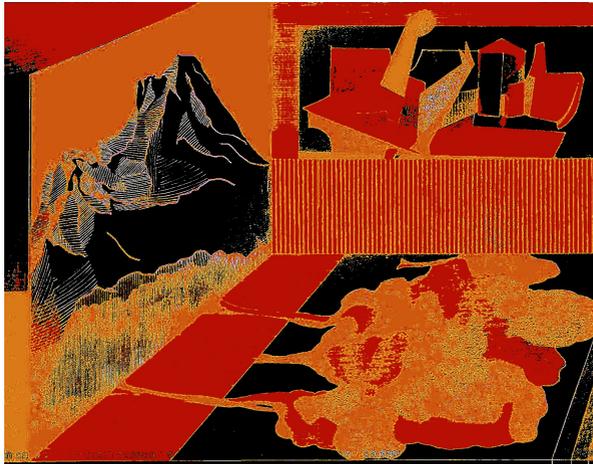
Ritournelle de toi I et II

Difficile de définir en quoi et comment les chemins que l'homme arpente deviennent, au fil du temps, à ce point laborieux, si ce n'était ce sentiment infini de vivre et d'être au monde, et qui ne fait que s'endurcir avec le temps... Mais de toute évidence, cet état de fait n'empêche nullement l'homme de toujours tenter de fredonner sa propre ritournelle. C'est un peu en quoi consiste l'image initiale de ce recueil (soit une douzaine de poèmes entre les n° 1448 et 1519).

TROISIEME FOURNEE DES TEXTES EN PROSE

Cette période de ma vie se caractérise par une profusion et une diversification maximale de mes travaux d'écriture, se répartissant entre des romans (**Vie de Jean-Pierre, Les tribulations de la signora Gioconda**), un livret non exploité (**Ma fête des vigneron**), une biographie appréciée des connaisseurs (**Le peintre Le Chénier**), un essai romancé (**À livres croisés**) et la deuxième partie de mon essai intitulé **Contre la morale capitaliste**, ainsi que par la mise en forme d'une part importante de ma correspondance ayant trait, entre autres, à mes relations avec plusieurs artistes. Tout ceci, sans pour autant perdre le fil de ma manière poétique originelle. Production citée pour mémoire.

Ce fut aussi l'époque où je commençais à compiler, puis à numériser une part importante de mes dessins, précieusement conservés depuis l'adolescence, dans le but de les insérer de manière méthodique dans mes écrits, afin de réaliser les deux grandes sections que je m'inventais alors : **Une cathédrale de poésie** et **Un sanctuaire pour la prose**. Cette démarche m'ayant permis de revisiter mes créations anciennes à la lumière des performances techniques qu'autorise, de nos jours, l'innovation numérique.



Dessin personnel, crayons de couleur sur papier Canson, vers 1990
retravaillé numériquement et saturé © Xavier Hiron, 2015

LES CHEMINS DIFFICILES

La part obscure suivi de **La part brillante (La danse du réel)**

C'est bien de longs et difficiles chemins dont il s'agit de retracer l'évocation ici : des chemins creux et tortueux, que l'on parcourt avec l'esprit du vent chevillé au corps. S'ils s'avèrent difficiles à arpenter, ces chemins n'en restent pas moins une part lumineuse à porter. Encore faut-il que chaque individu sache comment se positionner, puis se conformer, pour être à même de se confronter valablement à la quête on ne peut plus ardue de cette lumière qui nous inonde... C'est bien ce qu'en substance tente d'exposer cette recherche créatrice particulière, chargée de l'espoir d'une finalité salvatrice. Mon unique souci ayant toujours été, en l'occurrence, de chercher à définir, pour l'homme et sa postérité, en quoi consisterait une « humaine humanité ».

L'INUTILE PERSUASION

Paysage>Paysages : Les sonnets grenoblois

Faisant partie intégrante des CHEMINS DIFFICILES déjà évoqués, cette part, certes lumineuse, qui nous habite est aussi faite d'amertumes enfouies, de confidences vibrantes, d'intimités soyeuses et d'authenticités sincèrement feutrées. L'homme qui s'avance ici s'y redécouvre à jamais, laissant apercevoir une pensée qui, à l'image de son être quotidien et de nature inquiète, semble à vif. Ou comment j'ai été amené à « introspecter » les voies royales par lesquelles l'individu se hasarde à recouvrer, chemin faisant, sa primitive persuasion d'être.

Poèmes surnuméraires

De cette suite de poèmes non triés, mais très harmonieusement répartis et d'une exploitation qui semble plus succincte que leurs prédécesseurs, une continuité émerge malgré tout, dont l'objectif reste identique à toute ma production antérieure : trouver cet ailleurs qui serait fait de beauté et d'une véritable joie de vivre. Cet idéal est-il atteignable ? La nature même de ma connaissance du monde évoluant, comme pour tout un chacun, au fil du temps et au gré des circonstances, je me suis essayé, pour tenter de finir cette série de poèmes non méticuleusement ordonnés, à des incursions dans de nouveaux domaines de la perception, alternant avec des productions plus formelles. Comme l'illustre ce renouveau de mon goût déjà affiché pour la chanson, suscité par mes retrouvailles avec le chanteur Donoré, pour qui j'ai entrepris à la volée des textes que, semble-t-il, il trouva, au final, trop typés pour rallier sa propre personnalité artistique. De ce conglomérat, dont l'objectif reste identique à toutes mes productions antérieures, ressort encore et toujours cette notion de continuité lancinante qui anime mes écrits, depuis leur origine. Pourvu que cette veine flottante perdure, et savamment m'anime encore longtemps !

Xavier HIRON

* conscient de toute la prudence dont il faut entourer l'approche pour le moins « scientifique » du monde actuel, j'éprouve cependant le sentiment intérieur qu'une juste réappropriation patrimoniale a posteriori, loin des partisanismes temporels, permettrait de rééquilibrer socialement les enjeux, tout en restant positionné du côté de la connaissance, vécue alors comme un véritable progrès humain face aux divers obscurantismes.

CENT VINGT POÈMES
CHOISIS
PARMI NEUF ANS DE POÉSIE

Xavier HIRON

Tu te lèves par le matin
Impérieuse beauté pure.
Intangible et inaccessible
Inconsistance des marais.

Tu es la brume des ruisseaux.
La brume claire de la rosée.
La brume des herbes des prés
Et des champs labourés.

La brume opaque des bosquets
Des rivières et des palais
Pour le regard si fier
De tes envols éparpillés.

Tu es brume des dieux prospères.
Des dieux de toute éternité.
Comme un amant aime la terre
Ses yeux par tes pieds foulés.

Tu es cette merveille même :
Vaporeuse comme une idée.
À peine née d'une fougère
Déesse immaculée

Qui au matin s'est levée.
Toi, douce brume au corps dissipé.

1292- L'inconsistance des marais (22)

Ils sont nombreux ceux qui t'ont vue
Te pencher aux persiennes closes.

Agiter ta parure éclose
De cheveux mordorés et crus.

Sont nombreux à avoir suivi
Ton odeur folle de rosée.
Tes formes frêles, enchevêtrées
Chemins blêmes des écoliers.

Car ta leçon que tu appris
Il nous fallut l'aller chercher
Sur les cours d'eau, les framboisiers
À peine éclos de ta vallée.

Cette friche d'herbes séchées
Aucune liqueur ne donnait...
Car rien n'avait, pour sa gaïté
Que la promesse des récoltes
Dans un sombre été différé
Que tu volais, mon endiablée.

Ainsi, nous parcourions la brume :
Multiples âmes déshéritées.
La brume blanche de tes idées.

Et naviguions, alors :
Nous, braves et insensés
Sur ta seule foi de revoir
Ton fol espoir se relever.

1296- Fol espoir (25)

Tu seras parcourue de grands courants d'air frais.
Des courants d'air marin, venus à ta portée.
La brise est sauvageonne et se disperse par les monts.
Et le soleil est pur comme une rondeur d'alouette.
Tu cherches, par le midi, cette pure offrande magique :

L'orage frontalier et qui dirige ses échos...
Mais personne n'a plus parlé, au moins depuis le jour.
Et dans l'ampleur féconde des nuages obscurs
S'amoncele doucement cet arrière-plan de tes pensées.
Tu sens que monte la puissance d'un verbe incarné.
L'étendue d'une eau plate clapote à tes chevilles
Et se ride de bonheur, telle une frange lancinante.
Tu te réveilles de ta torpeur, tel un néant assassiné.
Puis plonges dans les entrailles : une fraîcheur remuée
Qui glisse sur ta peau et vrille ses puissants tourbillons
Tel un passé lointain qui s'éloigne pour te dissoudre.
Car on ne pleure pas lorsqu'on gît sous la mer :
Même lorsque nos yeux restent grands ouverts.

1308- Un autre grand bleu (18)

J'ai mis l'été dans une carte postale
Pour l'envoyer à une amie. J'ai mis l'été.
Sa senteur parfumait cette frange de mauve
De haut en bas du grand midi ensoleillé.
L'ombre avait fui sous la tonnelle
Quand s'évertuaient à crisser les cigales
Dans l'âpreté du jour qui sous les mots s'est enfuie.
Un hanneton a traversé la page blanche.
Bruissait au loin le grand soleil : dans une course
Près des roches plissées, comme une nappe qui s'enroule.
La volupté se répandait, tel un son immobile
Qui se déploie dans l'air qui touche toute chose.
J'ai inhalé cette épaisse largeur incrédule des rêves
Que ma carte postale a traversé comme une lance.
Et je m'agenouillais, ainsi, au temps qui passe
Dans le souvenir ocre que m'offrait ton cœur.
Suspendu quelque part, sous trois mots envolés :
Car la vie sans effort ne dure jamais bien longtemps.

1313- Dans une carte postale (18)

Le calme est revenu dans notre ruelle d'Italie.
Cette nuit, j'ai entendu la pluie qui arrivait de loin.
Marchant à pas assourdis, jusqu'à gorger notre mémoire
Elle irriguait la plaine brune des maraîchages.
Et ce souffle qui suit cette langue lente de la rivière
Et qui serpente, ne nous atteint que rarement.
Et sa tranquillité nous berce dans son transport.
L'exubérance des verdure se double des quiétudes
Que bénissent les gouttes qui tombent du ciel.
Cette envolée des passereaux qui s'abreuvent des flaques !
Au droit que nous avons d'écouter ces vagues
Qui s'allongent dans nos cœurs : chaleur et simplicité
Que seule une écoute attentive saura laver de nos péchés.
Les saisons, sur nos têtes, ne sont que transitions.
Elles s'étirent à notre porte dans le silence des jardins
Jusqu'à ce que le sombre soir de la nuit qui s'annonce
Lave nos visages. Jusqu'à ce que le temps nous vienne :
Glissant comme un don son obole froide dans notre bouche*.

1315- Notre ruelle d'Italie (18)

* dans l'antiquité, il était mis parfois une pièce de monnaie dans la bouche des défunts, afin qu'ils puissent être en mesure de payer le passeur qui les ferait traverser le fleuve vers l'Au-delà.

Comment veux-tu que le ciel soit bleu
Si ton sourire est teinté de nuages ?
Comment veux-tu que l'automne soit limpide

Si les pierres de ton chemin jaillissent hors de ta mémoire
Tranchantes comme une soie sans levain ?
Ou comme cette tache qui se pose sur la brume sanglante ?

Comment veux-tu que le vif chevreuil de ton cœur
Saute sans crainte dans l'abîme de ton feuillage ?
Ou dans celui de tes sentiments oubliés par une nuit sauvage
Si le venin de ton esprit vient soulever tes insomnies ?

Comment veux-tu que ton âme soit gaie
Si tes pensées restent confuses et sans âge
Sous le grand parapluie de ton automne qui s'avance :
Vers toi, comme une ondée mouille le sol ?

1323- Automnale n° I (14) *ou* Sonnet inversé

J'ai entendu les pleurs
Des rêves oubliés
Dans le coin d'une poche
Sur le bord d'un carnet.

D'un cahier qui abonde
Dans le sens des années
Qui vont, s'effilochant
À la herse du temps

Sur le fil aiguisé du langage.

J'ai entendu ces pleurs
Suaves d'un langage
Qui naviguait : sueur
Incommensurable d'un âge

Sur l'océan de tes verdeurs.
Ainsi, me suis-je aperçu
De cette faible vanité
Développée dans cet esprit

Où surabonde le vivant.

Les mots n'existent pas, disait-elle
S'ils ne sont pas tout à la fois
Gorgés de la saveur sauvage du sens
Et de la tendre substance du néant.

1325- Automnale n° III (22)
ou Les pleurs du langage

Il fait un peu plus froid, la nuit.
Je me réchauffe à ton chevet.
Près de ton petit apprentis
Gelé.

Près de l'église de ma vie :
Ce monastère un peu fané
Où se délite mon envie
Usée.

Mais je redouble d'appétit
Pour cette ancienne litanie.
Et je crois que je vais, ici
Prier

Pour que reviennent les aurores.
Cette aube claire au calme fort
Brillera-t-elle à mes côtés ?
Qui sait ?

Et s'il fait plus froid, cette nuit
Que s'éloigne la léthargie
Qui couve en moi comme un beau fruit
Jauni !

Je m'en remets à ce gardien
De nos jours et de nos chemins.
Et le grand vent souffle un peu moins
Depuis.

Près du chevet de cette église
Où souffle moins fort cette bise
Sur mon corps pur paré de bien
Éteint.

Mais un rayon s'est allumé.
Le vitrail s'est mis à briller.
Je vais enfin me réchauffer...
Merci !

1073- Action de grâce (32)

Promenade d'une femme :

« Je m'investis des singularités de l'automne. De ces dieux vivants ou cruels qui trônent parmi les hommes. Parmi l'esprit des hommes. Au-delà du chemin, règne l'absence du silence. Au-delà du silence, le battement est incertain. Ta main tendue crisse dans la pénombre et ses osselets craquent à la jointure du gel. L'étang a comme enterré sa verdure dans sa cotonneuse irrévérence. Où se jeter, parmi les ombres : si ce n'était l'astre qui dort à dix pas de la mer ? La houle hurle son tonnerre dans sa véracité d'automne. Après qu'un arbre aura chu, ne restera plus que l'espoir. L'espoir d'être cet être déchu de toute convenance... Aspirée par la mer, rejetée du ressac. Libérée des tempes austères, de toute irradiation latente. Cela irrigue la grand' plaine de rus multipliés au sang verni. Sur ce coin de la terre, nul bruit éventuel ne tarit plus, que le seul chant des sanglots de la mer. Nous y fumes pourtant : aussi drus que l'averse qui nous a déferée au fleuve de l'absence, irradiant tout le jour d'une fragrance qui se perd. C'est ce chemin que nous nommons vieillir. Et périr n'a pas plus de mystère pour moi. On a creusé la fosse et le vent y est fluide comme une terre. Quel mot pourrait l'écrire ? »

Les femmes ont le chic pour sourire.

1389- L'ixième traversée (13)

« J'appelle vivre la traversée audible. Et mourir la traversée inaudible.

Et quel sera l'enchantement au point extrême de la mort ? Au point extrême de ma propre mort ? Vivace extrémité de vivre : monotone espérance, comme un galop exaspéré. Tourment indistinct du labeur : la vérité est-elle lessivée ? Le temps ourle le pli du jour, tel un empennage discret de jeune mariée. L'inexistence de la mort, sa récurrence ressuscitée... Hélioïtre servile de la pensée, comme un thème viride. Ce qui veut dire : un thème rempli de sa pleine viridité.

Échappée des sueurs. Enamourée violente de nos corps. La vue est à ce point lessivée. Car nous levâmes la discorde à la seconde même où nous fûmes nés. Mais nous ramènerons, bientôt, cet ordre inachevé de nos géôliers. Cette vacance même, puisque est déserte cette estrade que nous avons abandonnée. Merveilleuse virulence de nos êtres. Prodigieuse tourmente. Miraculeuse aisance d'une sereine liberté...

J'en appelle à la traversée de l'inaudible. »

1391- La pénultième recommencée (11)

Lamentation d'une vieille femme :

« Je suis une vieille femme
Accrochée à une canne.
Mes genoux sont tout rabougris
Et mon souffle s'amenuise.

Je suis ce trait chancelant
Entre hier et maintenant.
Et demain sera ma peine
Moi qui suis née au printemps.

Ô tyrannique mystère
De cette vie qui espère
Que le passage du gué
Se fera sans trébucher !

C'est pourquoi ma vieille canne
Se promène près de la flamme
De cette morne comédie
Que l'on nomme le destin.

Mais ce destin est la vie :
Celle même qui s'enfuit.
Et je n'ai, pour aujourd'hui
Qu'un seul désir infini :

Être au pinacle de ma vie ! »

1394- Mon unique poème (22)

J'ai toujours eu ce sentiment d'être une onde sur l'océan.
D'être cette onde navigant lentement à contre-courant.
J'ai toujours eu, depuis longtemps, ce sentiment, comme un enfant
D'être livré dans la tourmente : la tourmente d'un ouragan.

J'ai toujours eu, étant enfant, et ai toujours ce sentiment
Que je conserve maintenant, ce sentiment d'un ouragan
Que je remonte dans le temps, navigant à contre-courant.
J'ai toujours eu ce sentiment, depuis longtemps, étant enfant.

Mais qui fera qu'il me libèrera ?
Qui fera qu'un vent tournera ?
Que l'ivresse supplantera
Ce mouvement si révoltant
Qui s'empare de moi, souvent
D'un abandon parmi le temps ?

J'ai toujours eu ce sentiment. Ce creux au ventre, lancinant.
Mais pourquoi devrait-il finir, me dis-je en moi, me replongeant
Dans cette vague si enivrante et son timbre si saisissant
Qui m'environnent, moi le gisant : le grand gisant de l'océan ?

J'ai toujours eu ce sentiment qui m'environne comme un gisant.
Et alors, je vais en rampant, nageant fort, à contre-courant.
Pour m'étendre très lentement à la surface d'un océan :
Sans savoir contenir vraiment cette vague de sentiment.

J'ai toujours eu ce sentiment, qui m'envahit comme un néant...

1383- Vague à l'âme (23)

À ceux qui frôlent les étoiles.
À ceux que les trous noirs oppressent.
À ceux que le vent sidéral
Des jours heureux change en tristesse.
À ceux qui s'ornent des ivresses
Je ne veux dédier cette fable.

À ceux qui vivent les dédales
Des pluies inondant les faiblesses
De l'âme noire, cette cocarde
Que l'on met aux fronts gigantesques.
À ceux dont la vie est dantesque
Je ne veux dédier cette fable.

À ceux qu'étalent leurs chemins.
Ou qu'étouffe la part d'aïnesse
Qui gît en nous, comme le sable
Gît en la dune vengeresse.
À ceux dont la vie est modeste
Je ne veux dédier cette fable.

À ceux que le soleil efface
Au bruissant des rêves marins.
À ceux qui, frêle abeille lasse
S'épanouissent d'un matin.
À ceux dont c'était le destin
Je ne veux dédier cette fable.

À ceux qui, dans l'espace vide
Trouvent la force d'un demain.
À ceux dont le sourire brille...
À ceux qui sont comme un levain
Peut-être que dans le lointain
Je leur chuchoterais la fable.

1095- Poème dédicace (30)

Le dos courbé par les années
De par le monde, de par le monde
Le dos courbé par les années
Leurs doux fantômes appelés.

Leurs dos courbés, flancs irradiés
De par le nombre, de par le nombre
Leurs dos courbés, flancs irradiés
Comme des formes démodées.

Ils erreront parmi les près
Au vent des frondes, au vent des frondes
Ils erreront parmi les près
Aux grands chemins d'éternité.

Ils erreront, ainsi damnés
Comme des ondes, comme des ondes
Ils erreront, ainsi damnés
Au fil tranchant de leurs années.

Et bientôt seront dispersés
Comme ils se fondent, comme ils se fondent
Et bientôt seront dispersés
Comme ils se fondent dans les près.

1097- La ballade des deux damnés (20)

« Pourquoi te faire belle ?
Pour narguer l'hirondelle ?
- Nenni, que nenni »
Répondait la donzelle.

« Pour fleurir la margelle
De ton air jouvencelle ?
- Nenni, que nenni »
Insistait damoiselle.

« Car me ferais-je belle ?
Je n'ai, ajoutait-elle
- nenni, que nenni -
Ni rouge ni rimmel*. »

« - Pour l'amour ou le ciel
Plus bleu que l'hydromel ?
- Nenni, que nenni »
Se récriait la belle.

Mais lui ne savait pas
Pas entendre le sel
- nenni, que nenni -
Que jouent les damoiselles.

Et dès son dos tourné
Ayant repris la selle
- nenni, que nenni -
Soupirait de plus belle

La belle...

« Parce que tu me manques.
Tu me manques déjà
- nenni, que nenni - »
Murmurait la donzelle.

Et en son cœur rebelle
Oui, renaissait la chère

- nenni, que nenni -
Flamme qui la harcèle.

1311- Nenni que nenni (la chanson du déni amoureux) (33)

(* rimmel : dans le contexte, pourrait sembler anachronique ; sauf si l'on se place dans le cadre d'une petite facétie, par exemple théâtrale ou cinématographique).

Princesse triste du faubourg
J'appelle, j'appelle.
Princesse triste du faubourg
Dans le temps, à rebours.

Princesse triste et sans atour
Prédelle, prédelle.
Princesse triste et sans atour
Prédelle des amours.

Mais quand descendra de la tour
Marelle, marelle.
Mais quand descendra de la tour
La nuit se fera jour.

Et je serai, à mon retour
Près d'elle, près d'elle.
Et je serai, à mon retour
Près d'elle pour toujours.

1099- Ballade du jeune troubadour (16)

Où sont-elles passées
Les villes bleues du monde ?

Elles qui naviguaient
Tout là-bas, près d'une onde ?

Où sont-elles passées
Elles, les dévoilées
Qui nageaient comme on sonde
La candeur du passé ?

Filles blêmes et longues
Dans la chaleur d'été :
Où sont-elles passées
Ces disparues du monde ?

Femmes vertes et blondes :
Ont-elles dépassé
Les limites fécondes
D'un univers qui sombre ?

Plus, leurs êtres impassibles
Qu'une moiteur inonde.
Leurs formes ramassées
Aux volutes d'aronde.

Envolés, leurs sourires
Qui, sous l'éclat du jour
Sondaient cet air ambiant
Que nous offraient leurs rondes.

Où sont-elles passées
Ces villes santorines ?
Leurs ruines rouge sang
Sous leurs pierres marines ?

Plus, leurs clapotis joyeux
Qu'éclaboussaient pour nous
Parmi l'ombre des cieux
D'innombrables secondes.

Où sont-elles passées
Dans le brouillard du monde ?

1113- Les villes bleues du monde (34)

J'étais
Petit.
Je voyais
Au loin
Briller
Le glacier.

Dans sa
Lumière
Tamisée
Sentir
Son souff-
fle gelé.

Quand je
Suis seul
Aujourd'hui
Je vois
Je sens
Son ennui

Venir
Jusqu'à
Ma portée.
Et sur
Mon front
S'incliner.

Demain
Peut-être
Envolé
Dans son
Souffle
Je serai ?

J'étais
Petit
Je voyais
Au loin
Briller
Le glacier.

1117- Le souffle du glacier (36)

Papillon de nuit, papillon de jour
Chasse mon ennui, construit notre amour.
Vole au loin et puis, pose-toi toujours.
Vole et puis poursuit l'horizon qui court.

Papillon de nuit, papillon de jour
Écarte tes ailes et rebat les tours.
Tes écailles belles signent ton parcours.
Qui es-tu, au ciel, lumignon du jour ?

Papillon de nuit, papillon de jour
Comme elle, léger et paré d'atours.
Lève-toi d'un jet et vole toujours
Comme la chanson où gît notre amour.

Papillon de nuit, papillon de jour
Détruit mon ennui, construit notre amour.
Au village fuit démêler nos jours :
Papillon de nuit, comme un soleil sourd.

1138- Le papillon d'amour (16)

Je suis un homme solitaire
Qui n'a que la vie pour lui plaire.
Et l'océan des hémisphères
Comme jardin et comme serre.

Luxuriantes poussent en terre
Maintes plantes. Et en maints repères
Comme Dante ou bien Molière
Je couche ce gai monde en vers.

Et qui trotte ! Et va, qui espère
Que sa chanson, bien qu'éphémère
Saura séduire et satisfaire
Bien plus qu'un homme solitaire.

C'est ma façon, cher univers
Malgré les rustres, les pervers
D'être à ta notion salutaire.
Et redevable, et solidaire :

Moi qui suis homme solitaire.

1160- Chanson du monde solitaire (17)

Ce peuple a-t-il une âme
Une âme qui perdure ?
Ce peuple a-t-il une âme
Comme un diamant pur ?

Ce peuple a-t-il une âme
Un bourgeon qui indure ?
Que fouille son calame
Au souffle clair-obscur ?

Ce peuple a-t-il une âme
Une âme sans césure ?
Vibrant comme un sésame :
Son viatique de bure ?

Ce peuple a-t-il une âme
Qui s'offre sans rature ?

Sa conscience qu'il clame
Au-delà de l'azur ?

Ce peuple a-t-il une âme ?
Et sans être parjure
Qu'il enfouit dans les flammes
D'un grand feu de joie sûre ?

Ce peuple a-t-il une âme
Une âme qui perdure ?
Un chant qui guérit, dame !
Jusqu'à son corps impur ?

1166- Le chant de l'âme (24)

Que le sujet soit astigmatique ou qu'il soit myope.
Qu'il souffre du coryza ou de syncopes
Nul besoin de le déplier, son télescope
Pour déchiffrer au ciel son précieux horoscope.

Tel un jouet ancien, un kaléidoscope
Son œil plonge des heures au fond du microscope.
Et lorsque la musique sourd du magnétoscope
Et que le sujet tient en sa main une choppe

Son imagination se libère et galope
Tandis que son travail sur un détail achoppe.
L'esprit laborieux, sa thèse développe
Qu'il déploie, tel un fruit hors de son enveloppe...

Car nul besoin, vraiment, à ce pur philanthrope
Un tantinet roublard et un poil misanthrope
D'évocations fertiles, de galops d'antilopes.
Et nul besoin, non plus, des conseils d'un vieux pope.

Car tant qu'il avançait à vue de périscope
Il se voyait déjà plein de cape et d'estocs.

Mais son travail, soudain - horreur de savant ! -, bloque.
Et l'incrédulité dans son élan le stoppe.

1157- Exercice n° 11 : effacement d'un philanthrope
en -ope (20)

« Restons en paix avec soi-même »
Pouvait-on lire sur son mât de beaupré.
Et son commandement qui filait loin du capitaine
Comme le vent filait en haut de sa misaine... !

Ni cri de son crieur sombrant à la dérive
Ni geste du haleur posté sur l'autre rive :
Rien ne le retenait. Car il allait, hâbleur
Comme on va en goguette sur des mers en fureur.

Sa carcasse luisait au plus haut point du ciel :
Écrasée d'un été, broyée par le sommeil
Des sombres vaguelettes, étales et dispendieuses
D'énergie contenue sur des surfaces d'huile.

Ou bien elle exultait au creux d'une auge énorme
Formée de paquets d'eau monstrueux et difformes.
Et puis reparaisait, toujours fière et secrète
Sa forme énigmatique sortant d'une cachette

Pour se montrer tel qu'il était : lui, ce navire inconnu
De tous, et qui allait sous le jour incongru.
Sa foi était de naître à chaque aube nouvelle
Aussi sûr et brûlant que cet ardent soleil.

Ainsi vivait cette âme qui allait aux chemins
Et filait très bon train, chaque jour au levant.
Ne se souciant de rien : même de tout ce temps
Où court une promesse chaude de lendemain.

Ainsi filait cette âme : toujours en paix avec elle-même.

1061- L'âme sereine (25)

Oui, nous irons, collerette de pierres
Par des prairies, tout habillés de vents.
Puis volerons aux plaines séculaires
En irriguant de nos voix qui espèrent
Toutes nos nuits qu'inondent les vivants.

Dans nos passages - un vol s'élargissant -
Nous serons bels et irons au levant
Baigner nos âges. Serons infiniment
Comme une étoile qui décroît lentement.

Oui, nous irons, revenant de naguère
Dans le brouillard qui souffle par devant.
Ainsi, sur terre et comme des enfants
Nous serons tels, tout éternellement.

Et voyageurs plus légers qu'une fleur
Et ne pesant pas plus qu'un roulement :
Oui, nous irons, mon aurore première !
Puis glisserons aux rivages d'antan.

Et sûrement, comme une âme princière
Se perd et roule au secret firmament...
Car nous irons, sur ton ciel sans lumière
Vivre et mourir comme deux diamants.

1069- Nous, fuyant vers le levant (21)

La pluie danse cette nuit, ô timide trouvère
Indécise et légère sur le toit des maisons.
Et sa musique passagère lève comme un écho
Qui monte et tend en moi la corde de mes souvenirs.

Car il est loin le temps où les musiques s'enroulaient
Tout au fond des campagnes. Où le soleil pleuvait
Sur les vignes dressées comme des hordes en campagne.
Où les monts et les vallées, fièrement ciselés
Se dessinaient sous le burin de mes gravures spectrales.

Où les nuages entonnaient une danse de marbre.
Où les veines et les corps se mêlaient à toute chair
Pour donner, au final, un merveilleux concert
Tel un hymne couronnant cette beauté altière
De roches pures perdues aux forêts parfumées.

Se dessinaient en moi - car alors, j'étais jeune -
Des illuminations, loin des jours monotones
Dans cette exaltation d'une nature où l'automne
Faisait une promesse au rire franc qui sonne.

Cette bénédiction est passée. Il me semble
Parfois, la découvrir au fond de quelques œuvres
Intimistes, sereines, où le tracé devient
Comme une ligne qui conduit l'œil et les sens...
Quand aurais-je perdu la force de vivre un tel bonheur ?

« Ah, que ne donnerais-je pour vivre une seconde fois
Parmi les stries et entrelacs qui se creusent au cuivre
L'été qui s'illumine au fond de ta prière ? »

Et ainsi s'allumait, dans la nuit salubre
La chandelle du graveur. Et lors, sa pointe bleue brillait.
Tandis que son outil enlevait à la matière
Quelques copeaux de cuivre finement enroulés.

1091- Dans l'œil du graveur (30) **diffusé**

Nous sommes de douces-amères choses égrainées par le temps.
La solitude nous pèse comme une perle du souvenir, nous

Diluées dans l'espace, comme les pensées noires du jour blanc.
Qui sommes-nous ? Nous ne le savons pas nous-mêmes.

La vérité ancienne nous égraine sur les toits.
Nous avons le triomphe modeste et croulons sous nos propres poids.
Nous nous affligeons des mystères, sommes repues de nos combats.
Qui sommes-nous ? Nous ne le savons pas nous-mêmes.

Nous sommes jetées des soleils et renaissions dans leurs éclats.
Car nous œuvrons dans vos sommeils. Et puisqu'un jour nous serons
belles
Nous, les austères vieillesses de pierres dans l'allégresse des cours
d'eau :
Qui serons-nous ? Nous ne le savons pas nous-mêmes.

Nous sommes lunes irradiantes aux bords des nuages sanglants.
La beauté affligeante nageant dans un conte d'autrefois...
Nous, formant parties de votre humble humilité de vivant.
Qui sommes-nous ? Nous ne le savons pas nous-mêmes.

Et qui pourrait nous le dire : à nous, qui sommes tout et rien à la fois ?
Et bien qu'en nous, vos êtres s'étonnent parfois, puis se reconnaissent :
Nous sommes ces liens furtifs qui à aucun moment ne se délaissent.
Qui sommes-nous ? Nous ne le savons pas nous-mêmes.

1101- La plainte des fugitives (20)

D'où sont-elles venues
Ces voix pleurantes de femmes
Et qui modulent leur souffrance
Emplies d'échos sonores :
Aiguës et naturelles
Dans le ton âpre de leur charme ?

Car elles traînent en elles
La chaleur rude et sensorielle
D'un monde gorgé de soleil.

La dureté d'un sang d'abeille
Et rauque comme un vent d'autel.

D'où sont-elles venues
Et dont les trames s'émerveillent
Fortes ou fragiles ? Ces chants de miel
Épais, et dont les rêves m'ensorcellent ?
D'où sont-elles venues
Sur de vastes monts virtuels ?

Sur moi, s'écourent leurs appels :
Venus d'un temps si long, et de vermeil.
Leurs belles âmes millénaires
Me ramènent à des sommeils
Aux jours qui fuient et s'amoncellent.

Quand seront descendues du ciel
Où tournoient, rythmes sensuels
Leurs doux timbres de chaud soleil
Elles auront, femmes cruelles
Dont les corps sont parés de sel
Habillées des chants du Sahel
- sonorités, bruits éternels -
Sonné le glas de mon réveil.

D'où sont-elles venues, ces voix
Qui me sont éternelles ?

1103- Chants du Sahel (32)

Je viendrai à la ville par les portes de l'est
Et tu seras parée comme pour nos épousailles.
Le vent agitera son précieux éventail
Et ton châle volera vers son tendre Oreste.

Les cloches des rives de Bucarest
Sonneront leur sonnaille et nous aurons, du reste

Accrochés à nos basques plus d'une victuaille
Lorsque nous paraîtrons au soleil de nos fiançailles.

Puis la vie coulera : ce territoire igné
Où la flamme du jour détruira nos jeunesses.
Et nos pas et nos gestes, à nous-mêmes accoutumés
Se dessineront las au bras d'une paresse.

C'est ainsi que nous irons, faucheurs agrestes.
Mais nos souvenirs et nos yeux resteront lestes.
Nous aurons, quelque part, brûlé nos feux de paille...
Et tels, fuyant la peste comme une lande de Cornouaille

Nous nous en retournerons par les portes de l'est.

1169- Destinée agreste (17)

Je reconnaîtrai que tu es venue
Au son de ta voix dans les pins chenus.
Et puis, au surplus de l'air dans les bois
Je saurai ton pas qui est descendu.

Et puis ta chanson d'ambre volera.
Je saurai de toi qu'elle a parcouru
Tout ce long hiver qui colle à mes toits.
Et qui, dans le froid, nous est revenu...

Et puis la montagne au ciel soufflera
Lorsque ton silence s'écarquillera.
Dans cette noirceur d'un cil défendue
Lors, je connaîtrai ton visage nu.
Puis dans la lenteur, tout s'agrandira.
S'évanouira ta lumière crue.
Tout disparaîtra : les grands pins chenus
Fermeront ta voix, tes pas descendus.

Car tu partiras, seule et dissolue
Comme les vertus pleurent sur mes toits.
Et lorsque le froid m'aura tout rendu
Je saurai par toi que le temps n'est plus.

1193- Une visite attendue (20)

Il faudrait que ta langue me soit effacée de ma mémoire
Pour que je ne puisse plus écrire.
Il faudrait que le vent me soit banni des grands feuillages
Pour que je ne puisse plus ressentir.
Il faudrait que la vie me soit voilée de gros nuages
Pour que le sombre chant de poésie
Ne puisse plus retentir à mes oreilles appauvries.

Il faudrait que se lèvent tant de tempêtes à venir
Pour que le temps ne fuit plus aux orties.
Et que le sombre ou tendre ou fiévreux souvenir
Ne raille plus mon cerveau engourdi.
Il faudrait que la joie et la peine dérivent, désormais
Sur un grand lac, tel un glacier dégivre
Pour que mon moi tombe un jour dans la poussière.

Et que, peu à peu, ma plus humble prière
Cesse de battre. De respirer encore
Au bout de cette nuit où mes ombres se battent.
Et où le vol de mes rêves s'étire
En un royaume où s'embaume mon cœur.

Il faudrait que les mots se rayent un à un
Du grand vocable que récite mon cœur
Pour que mon âme, titubant de bonheur
Puisse à nouveau vaincre tous ses malheurs.
Il faudrait tout cela. Mais je n'y compte guère.
Puisque mon moi a sa forte raison :
Elle qui résiste à toute heure, tous sens et passion...

À qui seule la nuit viendra rendre raison.

1204- L'oraison d'un poète sans nom (27)

Salut à vous, la compagnie des astres
Qui avez voyagé au-delà des désastres.
Vous qui vous en venez pour sourire à nos portes
Dans un vent incertain, sidéral qui transporte

Ici, à la tombée des nuits, l'ivresse la plus forte
De nos esprits chagrins et de nos amours mortes.
Salut à vous, qui voyagez de la sorte
Parmi l'immensité absurde des cohortes

De poussières et de gaz. De neutrons et de vide :
Tout comme un horizon qui, au soir, se dévide...
Salut à vous, la compagnie des astres :
Que le temps vous soit bon et que, sur vos pilastres

La nuit vous ensorcelle et vous guide à jamais
Vers ces sentiers de jais que le soir déramé
Parmi le temps joyeux et nos soucis peureux
Allume à nos années, près de nos vins soyeux.

1076- La compagnie des astres (16)

Ils reviendront doucement au moment des roses.
Seront accompagnés des couleurs virtuoses
Qui embellissent nos vies. Pluviôse
Derrière eux, sera loin et les idées moroses

Nous auront délaissés pour quelque neige close.
Les pervenches et les crocus, aux rives des angélus

Et les perce-neiges en plus : eux aussi seront loin.
Qu'attendais-tu de leur hiver, toi, ma reine sans fin ?

Si ce n'est que le vent austère, et qui explose
Ne vienne en sa pâleur finir nivôse ?
Ils viendront reflleurir l'espace entre les choses.

Et tendrement, sous ta tête, ils disposent
Ce bouquet aux couronnes de roses.
Ils sont le soleil vert et la joie qu'on expose.

1078- L'espace entre deux roses (14)

Puisque rien ne faiblit le peuple qui m'assaille
D'idées vertes ou roses, et difformes de taille.
Puisque j'ai mis un jour mon cœur en éventail.
Que les phrases, autour de moi, jouent la mitraille.
Que sifflent sous leurs feux mes oreilles d'email.

Que le vent, toujours vif, attise leurs sonnailles :
Alors, il me faudra plonger dans la bataille
Des cohortes de mots sonnante sous ma muraille.
Et me débattre, amie, au fond du grand sérail
Que m'offrent leurs doux bruits que l'on nomme rimaille.

Mais si un son, au soir, me fait au flanc l'entaille
Et que mon corps pantois roule dans la rocaille
Je ne veux pas te voir rire d'un feu de paille.
Mais descendre à la cave et percer ma futaille :
Car ce serait aux mots qu'on ferait funérailles !

1081- L'assiégé de mots (15)

Où sont-ils donc passés
Tous ces oiseaux d'antan ?

Et que j'ai tant aimés
Dans un temps fort ancien ?
Et révolu, avec eux envolé ?

La tourterelle grise abritée d'un bosquet
Qui roucoulait, gentille, aux vacances d'été ?
Et le choucas posé, comme sur une branche
Sur l'épaule empesée ? Et le cri fin des cailles ?
Et les perdrix à l'œil d'émail, pattes agiles ?
Et l'envol du héron aux battements de cendre ?
Et la cigogne qui faisait halte dans un champ ?
Et l'hirondelle et le martinet se querellant
Comme deux chiffonniers, l'azur de leurs huées ?
Les mésanges s'ébouriffant dans la mangeoire
Près d'une grive ? Et disputant les graines
Aux rouges-gorges sans frontière ?

Et la fauvette ? Et l'ortolan qui s'étalait
Dans un livre d'enfant ? Et puis la buse ? Puis l'épervier
Aux grandes serres envolées ? Et la fierté des goélands
D'être, dans les embruns, plus stoïques que Magellan ?
Et tous ces découvreurs d'avant dont l'âme
Est plus haut qu'une cime : eux qui vont, voyageant
Aux douces pensées de feutrine ?

Seraient-ils donc tombés dans un antre servile
Au fond si grand ? Un antre si profond
Qu'il faudrait être comme un géant
Pour en connaître la moindre rive ?

Aussi, lorsque j'ouïe, dans le lointain
Comme le vain balbutiement
De quelques-uns - eux si féconds
Et qui s'éveillent au monde charmant -
Moi, je crois alors que j'entends
Comme le vague et trouble chant
De quelques ans aux plaintes tristes.
Et qui flottent au loin, tout là-bas, en arrière...

Il pleut doucement sur les roses :
À grosses gouttes, à grosse pluie.
Une rincée d'eau tiède éparpille sa nuit
Sous un matin scintillant d'automne.
La vie se lève à grands coups de rayons :
Cet étendard, ce glaive, ce trident, ce clairon !
Il pleut doucement sur les roses.

Il pleut doucement sur les choses.
Le ciel est comme dispersé. La ville
Se noie, tendrement, sous la mélancolie
D'un monde qui se pare d'eau et ruisselle sa vie.
La lenteur éclabousse comme un lever de jour :
Il pleut doucement sur les choses.

Et le monde s'allume aux gouttes qui crépitent.
C'est un martèlement qui nous claque et invite
Notre sagacité au vif d'un pur esprit :
Intrépide et caustique, et qui perce nos vies...
Nous qui déambulons, hagards, sous ces éclairs
Qui, fort méthodiquement, lacèrent nos ennuis.

Puissent nos vies être longtemps
Abreuvées d'une pluie !
Il pleut doucement sur nos vies.

1102- Hommage aux visionnaires (22)

Le chemin d'ombre va et précède le sage.
Il va et se prolonge en chemins de passage.
Son églantier se courbe. Le jujubier expire
Aux ramifications qui forgent son empire.

Outre qu'un roi, souvent, y chine le passé
Un autre, en son présent, est déjà délaissé.
Un troisième, pourtant, bien que grave et pressé
Ne délivre jamais à l'ombre ses pensées.

Le chemin innocent que l'on a rencontré
Un soir, assis aux pieds d'une ombre dispersée :
Oui, c'est ce chemin-ci qu'il faudra, empressés
Que nous prenions, ma gloire, aux bruits des courcaillets !

1109- Le chemin d'ombre (12)

Tout comme une âme court et s'enflamme au levant
Comme une âme trépigne et roule sous le vent.
Ou comme elle s'étire en un sanglot mouvant :
Tout comme une âme fond en son délire ardent.

Tout comme une âme vire au soleil du printemps
Telle une jeune fille en un tel catogan
Je chante une lumière, et qui serait souvent
Aussi sereine et claire, en son chant surprenant

Qu'est l'onde de la mer aux arêtes du vent.

Comme toute âme vire en lumière d'argent.
Ou comme elle dérive en ondes se levant
Je cherche et je ne vois, moi qui ne suis, pourtant
Qu'un homme valeureux, que le son du néant.

Mais de ce néant-ci sortent, montent céans
La plus belle volute et le plus beau sarment.
Le sourire d'une heure et le bonheur charmant :
Lui qui rit comme une âme et s'embrace souvent.

Et puis s'évanouit lorsque chante le vent !

1119- Hymne à la beauté du vent (18)

Regarde la montagne et sa couronne de lumière.
Vois partir les oiseaux dans le grand champ de l'air.
Comme a cru l'arbrisseau, dans sa langueur hospitalière !

Regarde tout cela, revenant en arrière
Quand ta légende s'éparpille aux confins de ta sphère.
Car tu es revenu vers ta demeure familière
Où tu auras vécu tes jours gais ou austères.

Car l'on revient toujours vers le chant de sa mère :
Cette voix oubliée, qui fut ton cathéter.
Et tu retrouveras son vieux timbre aurifère
Lui qui s'en est allé dans les plis de naguère.
Tu le retrouveras, ici. Et tu lui donneras
Une seconde chance : vie et joie des lumières !

Source de tes années, elle sera prospère
Cette voix oubliée... Puis s'épanouira
Dans ton souffle de verre. Et puis, déclinera
Jusqu'à la fin tragique de tes jours, au seuil de tes hivers.

Regarde la montagne et sa couronne de lumière.
Vois partir les oiseaux dans le grand champ de l'air.
Car a cru l'arbrisseau : lui qui est arbre qui prospère.

1122- Couronnement de la mère (20)

C'est une Ève, ses cheveux mordorés
Qui se lèvent, sont comme un champ de blé.
Et sa sève coule en mon corps gelé.
En mon rêve frileux, édulcoré...

Car cette Ève, aujourd'hui médusée
Qui m'apaise, est telle une entité.
Et qui pèse sur mon âme esseulée
Lorsque crève son désir de clarté.

Où serais-je, lorsque sera jeté
Par l'hiver, tout son chant messager ?
Lorsque, beige, l'aurore aura crevé ?

C'est une Ève. Mais le disais-je assez
Quand la mer au grand ciel s'est levée
Dans mon rêve au jour éparpillé ?

1127- C'est une Ève (ter repetitas)
ou Le rêveur et son modèle (14)

L'artiste dit :

« Je donnerai à voir et entendre la mer
Par sa vague grondant comme un pur éclair.
Par la montagne se levant dans un souffle de l'air :
Sillonnant les chemins, loin d'insalubres misères.

Je donnerai à voir et sentir ce désert.
Son silence de sable coulera sous l'éther.
Un homme y versera une tendre lumière.
Je donnerai à voir tous les colosses de la terre.

Le lagon bleu et sa vallée, sa crête mousse d'algues
Au fil de l'eau qui danse et tangué, salutaire.
La grive à l'œil inquiet, qui se tient en arrière...
Un homme y versera sa plus tendre prière. »

L'artiste dit :

« Je donnerai à voir et à entendre l'univers.
Un être y versera une telle lumière
Que l'homme, perdu en son immense perversion
Pourra, s'il le désire, redevenir humain. »

1130- Vœu secret de l'artiste (18)

Car tu as deviné ta gloire.
Elle était telle une passoire
Par où s'épanchait un liquide
Et qui courait, pur et limpide.

Et cette gloire était ton âme
Que dissipait ton calame.
Les mots jaillissaient, infinis
Et ton plaisir était rempli.

Ton plaisir n'était pas petit
Tandis que s'épanchait ta gloire...
À rien n'attendre d'un espoir
Qui s'édifiait, tel un bandit

Tu as construit dans l'infini
Telle une gloire éteinte et triste
En longues plaintes d'un artiste
L'image en cire de ta vie.

Et aujourd'hui, ta gloire brûle :
Incandescente - une Marie -.
Et sous sa chaleur, canicule
Jaillit l'image resplendie

De ce grand art très accompli
Qui est l'expression d'une vie.
Aussi, laisse couler ta gloire
Qui roule telle une fanfare.

Car par cette onde qui s'épanche
Et qui sur nos têtes se penche
Oui, c'est l'hommage que tu dois
À ceux qui restent ici bas.

Car tu as deviné ta gloire.
C'est bien elle qui, aujourd'hui
Telle une eau qui court en son lit
Construit le poids de ta mémoire.

1131- Ta gloire (32)

J'ai approché le mystère.
Le mystère de la création.
J'ai approché le mystère.
Le mystère de la compréhension.

J'ai approché, comme on se terre
Tapi au fond d'une illusion.
J'ai approché, comme on se terre :
Sans un bruit de ma respiration.

J'étais tremblant dans ce mystère
Le cœur rempli d'appréhension.
J'étais tremblant dans ce mystère :
Apeuré par mes visions.

Mais lorsque je me suis penché
Pour cueillir ces fleurs qu'il m'offrait
Alors, je m'aperçus qu'elles gisaient
- stupeur, vertige, inanition -

Au-dessus d'un grand puits sans fond !

1173- Le mystère de la création (17)

Les années passent, mais ne se ressemblent pas.
Ou plutôt, si : elles finissent toutes par se ressembler
Dans l'inattendu et dans le bigarré.

Comme il est bon de s'en émerveiller !
Et de courir, ainsi, vers la risée
Des chemins vieux aux voies entrelacées
Dessus nos cœurs, par les années plombés.

Comme il est bon de toujours glorifier
Cette douceur de nos années passées.
Et qui se mêlent aux autres, en toute simplicité.
Aux années qui se forgent, et qui sont en progrès.

Les années passent, habillées de sérénité.
Et qui forment entre elles cette matière diffuse
Et vaporeuse du bonheur, qu'on nomme notre éternité.

1059- Réflexion sur le bonheur (14)

Un doux rêveur dit à l'espace
En regardant la nuit
Dans ses yeux et ses strass
Qui scintillaient sans bruit :

« Tu dors comme une étoile
Au fond de vents glacés.
Ton sourire de corail
Au ciel qui a gelé.

Ta silhouette frêle
S'enroule et se disperse
En milliards de comètes :
Constellations qui brillent.

Myriades sidérales :
Aujourd'hui affolées
Lorsque, de tes planètes
L'aurore fut créée.

Car j'entends qu'au plus fort
Du battement de cils
De tes novae superstars
Tu chuchotes, gracile.

Mais quand se lèvera
La forme de tes rêves
Ô toi, nuit qui dérive
Proie précieuse et rebelle

En eux, tu deviendras
Humaine et indécise.
Et superbe et fragile
Une donnée nouvelle...

En ton centre, sur terre
Enchâssée et docile
Ce doux reflet de l'univers :
La destinée des hommes. »

1140- Du combat de l'espace contre le nombre (32)

Lorsque la vie aura débusqué son passé.
Lorsqu'elle aura, un soir, déniché son péché

« - C'est une vie d'amour
Une vie de toujours. »

Lorsqu'elle aura planté son verger de fruitiers.
Qu'elle aura dispersé ses arbres et ses forêts

« - C'est une vie d'amour
Une vie de toujours. »

Lorsqu'elle aura, d'un signe, écarté la mêlée
Des visages paisibles, s'étirant en nuées

« - C'est une vie d'amour
Une vie de toujours. »

Que le fleuve rongé près des inimitiés
Se sera déroulé en un tapis pressé

« - C'est une vie d'amour
Une vie de toujours. »

Que restera à l'homme qui a vagabondé
À dire en sa parole, et qui aura fusée ?

« - C'est une vie d'amour
Une vie de toujours. »

Quand la vie se dissout et tend à disparaître
Le vrai péché, pour l'homme, serait-il de renaître ?

« - C'est une vie d'amour
Une vie de toujours. »

Aussi, je marche à l'ombre de mes frustrés idées
Tentant de joindre amour à ma vie empesée.

« - C'est une vie d'amour
Une vie de toujours. »

Et je regarde autour cette lumière décroître
Voulant lier au soir ma destinée d'albâtre.

« - C'est une vie d'amour
Une vie de toujours. »

Mais ne le peux autant que mes forces voudraient
Lorsque je cherche au monde une ultime pensée.

« - C'est une vie d'amour
Une vie de toujours. »

1177- Le chemin pénitent
ou La 7ème vie d'un Bouddha ordinaire (36)

Vu un vol de sarcelles
Par l'océan de tes pensées.
Un grand arbre de gel
Aux racinelles dénudées.

Vu un ciel d'escarcelles
Sur tes bocpages de clarté.
Un château, et puis des tourelles
Comme un récit d'Alain-Fournier.

Et au-delà, ta citadelle
Qui brillait de tes feux épais
Criblant ton gué de ses crécerelles
Quand se noyaient tous tes portiers.

Et vue, cette chair de la terre
Perdue aux buissons mordorés
Par ton souffle qui intercède
Aussi loin que tes yeux gelés.

Lorsque je traversais le Cher
J'ai vu l'hiver qui se posait
Telle une vague blanche et claire
Aux souvenirs qu'elle étouffait.

Et tu t'envoles dans les airs
Tandis que ta lumière espère
Des retrouvailles éblouies

Dans cette campagne fleurie
De blanc : d'un hiver endurci.
De cette neige où tu souris.

1181- L'envolée *ou* Traversant le Cher (26)
- genre de sonnet qui n'ose pas dire son nom

« Quel étrange étranger fais-tu
Toi qui nous arrives en haillons ?
Qui as les yeux qui brillent d'or ?
Et ton regard ne scille pas
Au point ultime de l'aurore.

Ta silhouette, pourtant noueuse
Évoque la droiture des rois
Quand toute humilité t'habille.
Et ton sourire franc s'accorde
Inexplicable, inaltérable
À ta plus haute dignité
Lorsque tes pieds restent parés
De tes plus simples sandales.

Quel étrange étranger fais-tu
Toi qui nous viens, tel un oiseau ?
Et qui te poses, un passereau
Sur cette branche de nos jardins ?
Et repars, sans même faire un bruit
Te distiller aux étangs alentours
Avec la fougue d'un météore ? »

L'étrange étranger répondit :

« Vivre, c'est faire de ses pieux silences
Comme un chant fluide d'oiseaux.
C'est habiter le vent aride
Comme s'habite une maison.

Faire de ses vieilles souffrances
Une joie nouvellement réapprise.
Et de cette joie chaque jour réapprise
Un vrai bonheur quotidien.

Vivre, c'est marcher avec la terre.
Et couler avec l'eau.
C'est faire de son dénuement
Une tendre richesse infinie.
Car c'est de la souplesse des branches
Que naît la force qui nous anime. »

Et l'étrange étranger
Ayant fini de s'exprimer
Caché sous un sourire illuminé
Et large, au vent primesautier
Avait déjà disparu.

1185- L'enseignement de l'étranger (40)

La mer médite ses nuages
Aux contours oléagineux.
Et le ciel blâme cette emphase
Que contrit un voile gazeux.

Qu'y a-t-il, derrière les barreaux
De la mer et des oripeaux ?

Car nos êtres s'étirent, sans gloire
Dans cette infirmité latente
D'un jour qui fond dans le miroir
De cette heure unique et distante.

Qu'y a-t-il, derrière les barreaux
De nos chairs et de nos lambeaux ?

Et le printemps lève son âme
Aussi fluette qu'un brasier
De parfum, qu'un muguet réclame.

Qu'y a-t-il, derrière les barreaux
Des chansons et des braseros ?

Et par le ciel de mes pensées
Quitte mon corps comme une flamme
Que le monde inutile exhale

Qu'y a-t-il, derrière les barreaux
Du grand vide, en son fil de l'eau ?

Comme une encre exhale son rôle !

1191- Contrepoint du printemps (23)
ou Paysage à la Turner

Sais-tu que je ne t'attendais plus ?
Tu étais là. Et pourtant, tu dus venir
À travers les sables et les tourments
Les prières et les courants.
Tu dus te défaire, certainement, de toi.
De cette partie de toi qui ne me portait pas.
Qui n'était pas l'image de mon image :
Modèle de mon visage.
Qui n'était pas cette senteur de ma virilité
Et que ta dérélition portait éloignée de moi.

Tu dus tant parcourir, tout en étant parvenue à ton terme.
Et ta pâleur s'alliait à la douceur de ta rêverie.
Et l'onctuosité de ta peau, la douceur de ta salive
Étaient comme une âme promise cherchant son devenir.
Et tu fus le simoun perdu parmi les sables.
La dune du désert cherchant son crissement de condamné.
Et tu criais et chantais ton attente :
Ardente et brûlante comme un soleil au zénith.
Et tu fus, par la pierre, cette conscience du mastaba.
La blancheur du Pirée et la ferveur d'Aristophane.

Tu fus cet abandon de Xerxès aux orgies des défaites.
Pour arriver, enfin, jusqu'à l'empire de ta prêtrise
Tandis que tu glanais les sens tombés sous ton emprise.
Et moi, j'étais l'œil jeté au caveau.
Et ma nuit dans ta nuit, mon jour dans ton amour
Nous avons déambulé ensemble à la lueur des feux follets
Comme deux anges drapés dans les tuniques du vent blessé.
Là où, pour nous comme pour tous les amants du monde
Aucun salut n'existait plus.

1199- Volet dextre : Naissance de l'improbable (29)

Sais-tu

Que je ne parle à aucun autre charme que toi ?
Que ton silence est une aubaine sur nos passages
Comme passe la légèreté de tes cendres
- le goût universel dans un vent de décembre - ?

Sais-tu

Que ta louange est plus forte qu'un hiver ?
Que ta sérénité, telle une immense souricière
S'élargit au soleil des plus fragiles éphémères ?
Sais-tu que ta misère est une source pour la glaise ?

Sais-tu

Que le savoir que ta langue distille
Est un poison pour le givre ? Une résurgence
D'où le rêve rosi de nos plus âcres souvenirs
Émerge ? Qu'il n'est aucun loisir hors de ta lumière ?

Sais-tu

Qu'il est vivant de vivre ? Mais mortel de le dire ?
Que trois mots suffisent à exprimer le mal ?
Que nous sommes mesurés dans le tamis du temps ?
Sais-tu le bien que tu prodigues ?

1209- Paroles de bienvenue (20) **diffusé**

Tu es

La vague errante sur la mer.
Car tu es d'eau et de lumière.
Tu es le feu, et d'atmosphère.
Tu es ce flamboyant mystère.
Et qui est né au jour sincère.

Tu es
Superbe, autant qu'on est austère.
Car tu sais le prix des prières.
Tu sais comment passe l'éclair.
Aussi poli, aussi prospère
Que le jardin aux mille sphères.

Aussi
Passe ta belle vie légère
Aux sons multiples qui libèrent.
Et ton aura, onde d'hier
Ira se loger, salutaire

Comme une vague sur la mer.

1213- La mer (18)

Lorsque tu passeras le pont, sur la grand' route.
Lorsque tu ouvriras la porte de tes doutes.
Et que tu fileras ton chemin sans redoute
Loin de sentiers connus, balisés et prospères
Lève tes yeux au ciel. Envisage en riant
Le sort qui t'interpelle et sourit au levant.

Dans la nuit de l'hiver, dans la nichée du vent
D'un grand horizon large, au nord des émotions
Se construira, pour sûr, une unique vision
Qui viendra pour te dire que ton port est atteint.

Alors, tu souriras, bien que transi de froid.
Et tu sauras comprendre quel endroit désolé
Est plus serein et pur que toutes les cités.
Ou bien plus chaleureux qu'un modeste foyer.

Car dans l'immensité ventrue de l'univers
Il y aura, au ciel, l'énigmatique étoile.
Et qui brille ! Un soleil éperdu dans le noir...

Mais qui te couvrira de sa nuit éternelle !
Et au bruit de son cœur, tu tendras ton oreille.
Puis dans son feu de joie, tu liras ton sommeil.

1218- Arrivé à bon port (20)

Je voulais te dire les choses.
Je le voulais, obscurément.
Aussi fort qu'un bouquet de roses
Éclot au soleil levant.

Je voulais te dire ces choses.
Je le voulais, absolument.
Au fil des orbes de pluviôse.
Aux cris des engoulevants.

Car je voulais te dire : « Pause. »
Je le veux fort, présentement.
Mais pourquoi fuir, magicien d'Oz
Ta cathédrale en maugréant ?

Pourquoi, Hiver, es-tu morose ?
Sans auréole étincelant ?
Sous un jour étriqué, grandiose
Élusif à contre-courant ?

Pourquoi geler ta face triste ?
Ta dure chair comme une roche ?
Pourquoi ta plume qui insiste :
Sœur élégiaque aux sons des croches ?

Et pourquoi vide est ta nuitée
Abrupte et sourde aux mouvements ?
Expectorant dans la vallée
Sa froidure comme un onguent ?

Oui, je voulais dire ces choses.
Mais tu as fui... Est-ce, pourtant
Parce que l'ombre que tu poses
N'aime - non pas, assurément -

(d'où ce reproche que nul n'ose)
Qu'on lui fasse son compliment ?

1223- Invective de l'hiver (30)

Fil tranchant, acéré.
Affûté et brillant.

Muscles saillants, luisants.
Exercés, parfumés.

Car j'ai abattu l'arbre
De quatre coups de hache.

À la base du tronc :
Précis, bien ajustés.

Ainsi, ma poésie
Abat des sentiments.

Des pensées affûtées
De quatre mots ciblés.

Mais si j'ai coupé l'arbre
C'est pour le charpentier.

Qu'il me construise une maison
De bonheur assuré.

Fils tranchants, acérés :
Nos émois embaumés

Construisent, malgré nous
- secrets barricadés -

Parmi nos poésies
Des fors bien protégés.

1225- Abattage (22)

I/

Japon : terre ancestrale des souffrances.
Japon : triste rempart du monde.
Îlots meurtris par la mer en furie.
Japon : peuple puni d'une lame profonde.

II/

Je pense à vous, les âmes errantes
Qui voyagez sur la vague d'un océan rageur.
Qui êtes emmenés parmi les pauvres heures
Qui ont souffert pour vous - mais ne souffriront plus -.

Qui êtes lavés par cette horreur.
Par ce délire de la terre au chaos enfumé.
Dans cette noirceur d'une vague qui dérive
À la vitesse de vos désirs ensevelis...

Je pense à vous, les âmes de douleur
Qui vous éloignez, tel un deuil amoindri.
Sans linceul offert, ni aucune autre sépulture
Que cette vaste emprise surréelle du temps.

Je pense à vous, ô drames de nos vies :
Vides et désespérées pour celui qui reste
Au seuil désespérant de sa fatidique folie.
Je pense à vous, qui vous éloignez toujours

Comme un rêve incessant, mais intangible.
Qui naviguez, désormais, au cauchemar de la mort
Sans même que votre mort fût à jamais scellée
Par aucun acte fort d'humaine compassion.

Je pense à vous que l'océan a pris
Avant de fuir comme un voleur dans la nuit des abysses.
Qui pleurez et geignez, désormais : perdus, peut-être... ?
Ou arrivés aux portes d'un malheureux Enfer

Où l'absurde de notre souvenir est plus terrible que le néant.
Je pense à vous, enfin, au réveil d'une matinée fatiguée
Alors que les nuages sombres s'obscurcissent sur nos frontières
Et que vos corps ne sont plus corps, déjà, ni vos esprits esprits.

Et que vous ressemblez aux halots sombres d'une nuit !
Je pense à vous qui divaguez parmi ce vague monde :
Atroce d'abandon, au gouffre humide de nos souffrances.
Je pense à vous, les âmes errantes de nos nuits !

III/

Oui, je pense à vous, les âmes errantes de nos vies.

Et vous fuyez au loin, et vous fuirez toujours
Tandis que nos vies s'emplissent de ce drame de vos vies.
Drame que nous, rendus seuls parmi la multitude de vos solitudes
Devons apprendre à surmonter avec douleur.

Japon, terre ancestrale des douleurs.

1229- Japon, terre de souffrance I, II et III (42)

C'est à toi
Que cette vie sera confiée

Petit bonhomme de trois pommes
De haut
Quand notre vie prendra congé.

C'est pour toi
Que toutes les cloches sonneront
Leurs angélus sourds et ronds
Pendus aux cous de leurs églises.

Et que le vent
Dira sa chanson des saisons
Quand nos âmes et nos brandons
Oublieront le poids de nos rires.

Et tu n'auras rien à écrire
À nos cœurs froids, à nos sourires
Lorsque nos voix se seront tues
Au grand silence de nos rues.

Aussi, je te bénis
Tandis que je le peux ainsi :
D'un souffle d'ange de nos vies
Que je te confie, aujourd'hui.

Petit bonhomme de trois pommes
De haut.

1231- Héritage (23) diffusé

Écoute-moi, petit, écoute mon histoire.

Écoute : je me souviens de tant de choses
Dans mon cœur qui, jadis, a porté tant de roses.
Qui s'écorcha à tant d'épines de Formose
Tandis que je n'étais qu'un petit chose.

Écoute. Il me souvient de cet être fragile
Et très effarouché dans un monde gracile.
Tapi au fond d'un lit, immense et si paisible
Que tous les rêves du monde y purent contenir.

Cet être-là avait si froid : car aucune tendresse
Ne venait, quelquefois, épargner sa souffrance.
Comme je me souviens de ses petites espérances
Qui divaguaient, au loin, fort admirables transes !

Mais il était perdu, trempé comme un dimanche
Ce petit être-ci qu'on tirait par la manche.
Et qui allait, au printemps de ses apothéoses
Se demandant : « Où est mon rôle, que je pose ? »

Car il ne savait pas, ce petit être-ci
Qu'il allait, tout tremblant, découvrir un Hugo :
Terrible et envoûtant, à la mesure de ses drames.
Puis Baudelaire, puis Rimbaud, puis tous les autres...

Non, il ne savait pas les éclosions d'un Perse :
Venteuses ou marines. Ou bien remplies d'oiseaux.
Et que, sous peu de temps - cette frayeur que nul n'ose -
À l'aide de quelques mots et du souci des proses

Pour lui allait écrire des fresques grandioses...
Écoute mon histoire : c'est le récit d'un petit chose.

1238- Sur une photographie en noir et blanc (27)

Ne pas perdre le souffle
De mes vertes années
Quand le grain et le sel
Se mêlaient.
Quand l'avoine et le miel
Par le feu assemblés
Se coulaient.

Et puis se déversaient
Sur cette longue plaine argentée
Des désirs irradiés.

Ne pas perdre le souffle
Des haleines d'air frais.
Des brises de printemps
À l'esprit mélangées.
Ne pas perdre ce souffle
Qui m'a longtemps guidé
Hors de moi, de mon cœur :
Dans sa cage enfermée.

Ne pas perdre le souffle
Des marines pensées.
De ces mers naviguées
Aux coursiers de l'été :
Je le voudrai toujours !
Toujours l'espérerai.
Mais en aurais-je la force
Et l'âpre volonté
Lorsque mon corps entier
Semble se déliter ?

Ne pas perdre ce souffle
Est ma nécessité
Vitale et mesurée
À l'aune des années.
Car ne perdre aucun souffle
- cela, oui, je l'admets -
Je le dois à l'enfant
Que j'aurai tant porté.
Lui qui m'aura sauvé
De vivre dispersé !

Ne pas perdre son souffle
Est ma nécessité.

1251- Le souffle des années (40)

Tu es le mirage du monde
Auquel j'avais tant aspiré :
Plus que de m'être rêvé moi-même.

Tu es cette image seconde
Que j'avais tant espérée
Dans les méandres d'un monde sans nombre

Où toute volupté et toute haine
Ne pouvaient plus suffire
À aiguïser mes idées et réjouir mes peines.

Et tu m'as tant distrait
De cette épisodique marchandise
Qu'est le combat même de vivre

Que je te remercie. Oui ! Et je t'en bénie même
Dans ma profonde reconnaissance.
Du fond de ce combat que j'ai pu mener

Grâce à toi
Depuis cette ombre que la vie nous assène
De vivre au-delà de nos espérances.

Car tu fus le courage même.
Cette offrande de valeur suprême :
L'épine dorsale de ma vie.

Toi, qui es le miracle du monde.

1263- Le miracle du monde (22)

Tu es mon oiseau fin, mon oiseau long
Que le vent porte au loin, dans un ciel de douceur.
Qu'il couve de son aile, dans un nid de chaleur :
Ô toi, mon oiseau fin, mon oiseau long.

Que le temps brave, fugace et incertain
Dans sa lente langueur où serpente une odeur
De garance poivrée. De fragrances de fleurs
Dans un temps incertain de pudeurs.

Tu es cet oiseau fin. Ce corps long
Qui brave son destin dans un monde sans fond.
Où ta pâleur s'éteint lorsque tes cheveux blonds
S'émoussent d'un refrain : mon sanglot long.

Car ton corps est sans fin. Mais ton corps long
Jamais ne m'appartient... Et bien qu'il sente bon
S'évapore au lointain d'une réminiscence.
D'un souvenir sans fin, ô mon corps long !

Et j'aimerai de loin ta silhouette fine
S'élevant au matin parmi les rires des bluettes.
Et tes longs mouvements, tes larmes de fluette
Que j'aimerai, demain, ma tendre silhouette

Donneront à ton corps évanoui au ciel
L'allure d'un trésor perdu en plein soleil
Dans cette aurore divine de muettes !
Mais ton voyage se penche au chevet de mon nom...

Je t'aimerai demain, ô toi, mon oiseau long.

1267- Fluette (25)

À force de travail et d'application
Le vigneron a sarclé sa vigne.

À force de soleil et d'admiration
Le raisin doux a cru sur sa colline.

À force de saveur et de componction
Le bouquet a germé aux papilles.

Et sa déliquescence, comme une passion
A dégénéré aux yeux bleus des filles

Telle une immense et folle déraison
Qui vous laisse aux pieds des abîmes...

C'est donc aux vins qu'il faut laisser croire
Que l'homme possède une sagesse.

Que le temps l'inonde de son savoir
Qui croît et embellit, telle une ivresse.

C'est la raison pourquoi le paysan
Sarcle toujours la même vigne.

Et que le vigneron toujours vendange...
Que sa cave fait l'officine :

Temple sacré de sagesse divine
Du grand mûrissement de l'homme !

Car à force de travail et d'application
L'homme a mûri lentement.

Puis vient sarcler sa sagesse sans fond
Comme un vin mûrit aux collines.

1269- Le vin de la sagesse divine (24)

Dérisoire : qu'est-ce qui serait à ce point dérisoire ?
Y a t'il en ce lieu quelque chose de noir
Qui ne soit dérisoire ? Qu'est ce qui est si dérisoire ?

Et qui ne roule pas au creux de la nuit noire ?
Est-ce le jour frileux, crachant son désespoir
Comme un chat dans le noir ? Quel est ce dérisoire ?

Ou bien le souvenir qui chevauche le soir ?
Ou encore et toujours, revenant sans espoir
La chanson triste et douce chantée dans le miroir ?
Quel est ce calme soir qui n'est pas dérisoire ?

Et la montagne épars traverse son nuage.
Se disperse et se noie aux étreintes peu sages.
Camoufle d'un grand cri son être de passage.
Et joue dans le vivier, tranquille bout d'étoupe...
Qu'est-ce qui serait à ce point dérisoire ?

Et les coups de pinceaux dessinés d'un pochoir
Où nous serions enclins à des vœux pleins d'espoir :
Tout ce qui tremble ici ramène la mémoire
De ce qui est à ce point dérisoire...

Dérisoire d'une nuit épaisse, cet encensoir.
Dérisoire des mots éteints comme un grimoire.
Et la montagne grêle étend son désespoir.
Et la neige et le ciel : tout est si dérisoire !

Dérisoire sous le ciel de vivre un autre soir. Est-ce
Parce que je suis né du souffle d'un espoir
Que ma date s'étiole, elle aussi, dans le soir
D'une année dérisoire ? Qu'est-ce qui est si dérisoire ?

1274- Complainte dérisoire (27)

Tu te terres la nuit, d'où le soleil a fui.
Tu te terres le jour, où se terre l'amour.
Tu te terres surtout, tu te terres toujours.
Et te terres aussi, aussi loin que le four.

Tu te terres, idole, quand la nuit caracole.
Et te terres encore quand le jour te protège.
Sortilèges, florilèges n'y pourront rien du tout :
Tu te terres toujours, pour mon bien, mon amour.

Aussi, ne change rien : ni aucun cil, ni rien.
Protège notre amour, lui qui vit au grand jour.
Et tu auras la terre, et tu auras la nuit

Le soleil et la mer pour unique mari
Si tu te terres toujours. Te terres avec la nuit
Dans les bras de l'amour, ma véritable amie !

1280- Déclamation secrète *ou* Sonnet un peu forcé (14)
Plagia de forme et de pensée n° V

Brume d'automne en avril.
Brume d'hiver en mai.
Soleil timide et gelé
Sous ton voile à peine levé.

Vaporeuse matière jetée
Sur nos âmes d'enfants étonnés.
Sur le cœur de la terre livrée.
Sous le poids de ton ventre secret.

Brume gentille et parée.
Brume légère de mai :
Je voudrais que ta main effleurée
Se réveille au silence émacié.

Et que vibre et s'émeuve à jamais
Et frissonne en nos cœurs la pensée
Que ta brume, qui dort en avril
Est ton corps ici bas dispersé.

Qu'il nous couvre d'un lent et paisible
Et subtile, mais frileux et sublime
Ou immense et chaleureux baiser
Qui réchauffe nos âmes gelées !

1301- Matinale de printemps (20)

Nous sommes les miroirs les uns des autres.
Car lorsque nous regardons au fond de l'autre
C'est au fond de nos êtres que nous voyons.
Nous pensons y découvrir l'âme de notre prochain.
Mais c'est bien nos âmes que nous y découvrons.
Ainsi, nous sommes nos propres révélateurs
Par la fréquentation d'autrui. Et autrui
Se révèle lui-même à lui-même. À l'image
Seulement de ce qu'il est... Alors que lui-même croyait
Que de l'autre, il capterait la quintessence.

C'est par ce mystère d'être, non par soi, mais
Par ce que les autres nous révèlent de nous-mêmes
Au plus profond de nos entités qui végètent
Que nous atteignons, parfois, à cet au-delà de nous-mêmes
Que nous nommons, faute de mieux, la connaissance.

C'est pourquoi l'autre nous est nécessaire. Mais
Ce que nous y découvrons n'est jamais pleinement
Ce que nous croyons être : clair et limpide, comme de l'eau.
C'est ce phénomène que je nommerai : l'effet miroir.
Effet qui se révèle parfois en nous lorsque nous appliquons
Le langage, là où nous imaginions que vivre pouvait suffire.

D'où il ressort que multiplier les miroirs
C'est multiplier sa propre connaissance de soi.
Comme un reflet enrichi la connaissance du vase
Que nous voyons posé sur le guéridon.
Les peintres ont souvent joué de cette révélation :
Eux qui accompagnèrent leurs paisibles natures
De tant de reflets d'ombre, d'ambre ou d'argent.
Car c'est dans ces minuscules reflets de tain et de verre
Que se trouve cachée, bien enfouie en nous-mêmes
La chose véritable, à nos yeux révélée.

La connaissance est à ce prix
Pour celui qui se cherche, bien caché en autrui.

1309- La dissertation du miroir (33)

Il brosse la vie à grands coups de poèmes.
De couleurs et d'odeurs. Tant et si bien qu'il sème
D'entre ses lignes denses la connaissance même
Qu'il a intimement ressentie dans ses veines.

C'est de cette chaleur qu'il a nourri son sang.
Bien plus que de son cerveau : sa pensée, ses amants.
Et au-delà du jour, au-delà des années
Toujours s'est éclipsé dans le corps des damnés.

Pour aussitôt ressurgir indemne et fort !
Et paraître aussi fier qu'un dragon du Tréport
Qui défilerait, blême et clinquant, sans effort
Tout au long de la plaine qui mène vers la mort !

Car la vie est pareille à ce grand serpent froid
Qui dérive à la mer, mais jamais ne se noie.
Il chatoie en couleur, sous l'ardeur des soleils
S'inventant sa rigueur, autant que son sommeil.

Être le maître de sa destinée en poèmes :
C'est bien là le blason de sa gloire nouvelle !
Et bienheureux de peindre, sans même le savoir
Ce qui nous reste au cœur, ou dérive le soir

Sur le dos de la vie : son long poème péremptoire !

1337- La destinée sans gloire (21)

Je t'aperçois dans une vitre.
Ta chaleur est comme étouffante.
Mais le froid neige au-dehors
Comme une odeur impénétrante
Qui traînerait, tel un parfum.
Se délite et vient se blottir
Sous ta pâleur environnante.

Grand chahut dans le couloir
Où se répand ta voix suave.
Exsangue, comme une sensation
Enivrante et presque solaire.
Mais inaboutie d'un au revoir
Qui divague, sans aucune cible.

Il est tard. Il fait froid. Au-dehors
Il pleut une nuit de rêves.
Le temps s'abîme dans ton absence.
À la lisière de tes jolis yeux
Bleue, une larme pleure.
Viendra-t-elle baigner, bientôt
De sa course, ta belle révérence ?

1336- Poème sans conviction (20)

Comme cela est dommage
Me dit la mère de mon âge :
Tous les enfants sont partis
Et les petits oiseaux aussi.

Et la chanson, au fil du temps
Surnage sur les eaux, dormant
D'un lourd sommeil de juste. Pourtant
Il n'est pas d'âge pour les justes...

Le vent se lève avec son teint
Et son grand air de n'y toucher à rien.

La vallée, elle, est à peine effleurée
Par le pied du modeste écolier

Qui se fait la belle par les prés.
Car la belle est telle une fée
Que l'on courtise. Puis la délaissée
Finira bien par le fossé.

Le grand fossé de nos idées :
Car les enfants sont insensés...
Voilà ce qu'elle me suggère
La mère noire de mes idées !

1349- Une pensée buissonnière (20)

C'est l'esprit familier du lieu
Qui se lève et qui fait un vœu.
Dans la chambre ou dans le salon
Va se perdre et rire en nos noms.

L'inflexion de sa voix est telle
Qu'on croirait qu'un marteau martèle.
Qu'un parfum trace son sillage
Au devant de nos vies sans âge.

Et l'esprit de nos corps surnage
Dans cette ombre, et qui va et nage
Au-delà de la voie lactée
Que nos rêves viennent de quitter.

Ô dis-moi, toi qui te dérobes
À ma quête, portant nulle robe :
Liras-tu aussi loin nos vies
Que le ciel qui luit aujourd'hui ?

Car jamais - non - nous ne pourrons
T'attraper. Donner sens et vie

À tes forces. Et puis vérifier
Si tu vis, soleil sans raison !

1350- Esprit intangible (20)
sur un vers introductif de Charles Baudelaire

Passeur de rêves, passeur d'étoiles.
Passeur de vibrations des toiles.
Passeur de couleurs et d'espoir.
Passeur de bleu, passeur de noir.
De vérités dans le miroir.
Passeur de vies, passeur d'histoire.
De châteaux et de belles îles
Perdues dans des jardins graciles
Où coule l'âme difficile
À naître. Passeur de ces verdure.
Et des grands hêtres, des blessures
Qu'on a du mal à reconnaître.
Passeur des entités obscures
Perdues dans des palais peu sûrs.
Passeur de bruits et de romances.
Du son égaré des sentences :
Muet comme de grands silences
Aux mélodies parachevées
Des stances... Que te restera-t-il
À toi, perdu sous ta voussure
D'or, dans tes dédales d'arcatures
Lorsque tu auras tout passé ?

1359- Le passeur (22)

Et maintenant, que les oiseaux chantent !

1372- Et maintenant... (1)

Que pourrais-je laisser aux yeux du monde
Quand je serai parti au ventre des sommeils ?
Sur une côte d'opale claire, de sable et de vigueur
Aux vagues paquets d'eau soulevés de la mer ?
Ou descendus du ciel sous de vieux oripeaux ?

Que laisserais-je, si je n'avais les mots :
Cet ultime florilège de mes paroles sacrilèges
Qu'auront crachés ma bouche et susurrés mes lèvres
Dans un souffle rageur, exsangue des saveurs
Qui peu à peu me quitteront, souveraine lenteur ?

Que laisserais-je, en regard de ce monde
Qui agite fiévreusement sa fureur de vivre
Sous cet élan des foules aux yeux écarquillés ?
Et qui vont, viennent et roulent aux ravins de colère ?
Aux solitudes incommensurablement moroses ?

Que laisserais-je, au regard de ce monde ?
Et qui se désagrège, comme la craie de la falaise
Sous les mouvements réitérés des hommes ?
Sous les coups de boutoir des civilisations
Qui s'effondrent et meurent doucement à mesure
Pour s'aller reconstruire du fond des océans ?

Que laisserais-je, au regard de ce monde
Si ce n'était mon acuité précieuse et profonde
Dont je me suis paré comme on revêt, dans l'ombre
Cette rude robe de bure qu'ont revêtu, pour nous
Bien avant nous, tous les martyrs du nombre ?

Que laisserais-je ? Qu'un nom qui sonne creux
Aux oreilles du pauvre dont l'ouïe est impure ?
Mais qui sait reconnaître, quand chantent les oiseaux
- multitude sonore qui s'enfuit dans les cieux -
Le nom du rossignol qui est maître des lieux... ?

1374- Le nom du rossignol (31)

Tout poème est une sculpture
Où s'accroche l'air du temps.
Il est telle cette ramure
Que porte l'homme élégamment.
Si clinquantes soient ses ferrures
Il brillera nonchalamment
Malgré l'errance des blessures
Dont il fait montre au firmament :
Bravant la terre et notre usure
Éloignant l'oubli décevant
Que mettent les hommes peu mûrs
Dans leur conduite de vivants.

Et si ce poème rassure
Par sa tiédeur et son allant
S'il donne à l'âme sa texture
La direction de son talent
C'est que sa forme d'aventure
S'est levée au jour, lentement.
Et qu'en nos cœurs, cette parure
Avec honneur, sans démesure
Fait éclore nos sentiments.

Aussi, écoutez la mesure
De sa musique et de son chant
Quand passe le vent des murmures
Dans ses éclisses, ses événements :
Et vous saurez, d'une sculpture
Créer un poème vibrant.

1399- Parure intérieure (27) **diffusé**

Elles sont blanches de peau
Ces amazones d'un autre âge.
Réalités qui se dégagent
De la violence des cours d'eau.

Sont si pleines de leur courage :
Force vive sous le fléau.
Et sous de larges oripeaux
Elles s'ébrouent même de rage.

Mais sont si blanches de peau
Que je redis, à force d'âge :
Sans le soutien de nos calames

Nous serions mille et cent, bientôt
Ô nous, fols et pauvres drames
À succomber sous leurs marteaux !

1411- Sonnet des amazones (14)

Fenêtre ouverte sur ton cœur :
Le matin livre des transparences.
As-tu élagué les substances
Dont nous faisons, hier
Choux gras et abondance ?

(musique)

Soleil radieux des résurgences :
Quand Michel-Ange a peint l'errance
Je ne sais s'il pensait à toi.
Mais je suis sûr qu'il a ouvert
Une fenêtre sur ton cœur.

1415- Fenêtre ouverte (10)

Les hommes sans couleur
Les hommes sans quiétude
Les hommes sans odeur
Et ceux sans plénitude.

Les hommes sans empire
Et ceux sans amertume
Les hommes sans saveur
Et ceux sans servitude.

Les hommes non rêveurs
Les hommes sans fardeau
Qui par la voix des heures
Sont sans béatitude.

Les hommes sans douleur
Qui sont sans rectitude
Les hommes sans vigueur
Et ceux en demi lune.

Les hommes sans rigueur
Eux qui sont sans usure.
Et ceux sans démesure :
Hommes sans hébétude.

Ah, que les hommes sont lâches
À vivre de leurs certitudes !

1419- Les certitudes (22)

C'est le vin de nos pères
Aux coteaux recouverts
D'une ombre si légère
Fluide et passagère.

C'est du sang de nos frères
Dont la terre est porteuse
Mêlée de boue et d'air
Jusqu'à fleur du rocher.

C'est pourquoi je respecte
Le vin comme une offrande :

Ce calice d'honneur
Est breuvage sacré.

Et si je t'offre un verre
Prends garde à satisfaire
En retour cette idée :
Buvons le même sang !

1424- Un verre de ma vigne (16)

Il est huit heures, ma chère amie :
Nous allons naviguer sur l'heure.
Mais n'allons réveiller ni l'heure
Ni l'admirable Cicéron.

Nous pourrions, si nous le voulions
Étonnamment porter fortune
Vers tous les astres de la lune.
Mais nous ne voulons pas

À cette terre donner notre amitié
Sans avoir voler un baiser
D'amertume au soir qui s'envole.

Aussi, finie la cabriole
Que nous menions à travers prés.
Car ce soir, nous allons danser !

1427- Effacer l'amertume (14)

Traduire la vie en français merveilleux
C'est s'abstraire, premièrement, d'un théorème de Pascal.
C'est mettre, secondement, son inquiétude sous l'éteignoir.
Se désinvestir totalement d'une quelconque pruderie

Qui, dans tous les cas, ne nous mènerait nulle part.
C'est découper la pupille de tes grands yeux
Bleu clair, pour les coller sur mon miroir.
C'est délaissier les asymptotes du savoir
Là où plus personne n'a prise sur les folles éruditions.
C'est éviter de mettre Dieu en équation perpétuelle :
Car Dieu, quoi qu'il en soit, ne se met pas en équation.
C'est se libérer d'autant en emporte le vent.
Des feuilles mortes et des limbes qu'on s'invente.
Jusqu'à ne plus exprimer que cette seule dérivée, et qui est :
Traduire toujours la vie en français merveilleux !

1440- Mathématiquement militant (15)

Qu'est-ce que la vie m'apporte
À part toi ?
Quel sentiment me porte
Tout là-bas

Vers ton rire et ta force
Qui s'ébattent
Au soleil que dévorent
Les sous-bois ?

Car je n'ai de minutes
À te perdre
Sous le jour qui défile
Et qui ploie.

Sous la lumière belle
De ton être
Où rebelles se mêlent
Tes émois.

Je ne te perdrai pas
Dans ce jour

Si tu retiens l'amour
Dans tes doigts :

Cet amour qui se noie
D'ordinaire
Sous un ciel qui dévore
La vie même !

Non, je n'ai de minutes
À te perdre
Sous ce jour qui défile
Et qui ploie.

Sous la lumière belle
De ton être
Où rebelles se mêlent
Tes émois.

1444- Confidence de l'amour (32)

Source pleine à laquelle moi je suis venu boire
Comme je t'aime
Tu rafraîchis mes os et délieras ma gloire
Comme je t'aime
Aussi intensément qu'une chanson d'espoir
Comme je t'aime
Viens donner sa leçon de courage au vivant
Comme je t'aime.

Et tu te lèves au soir, faisant fondre la nuit
Car moi je t'aime
Aussi certaine que le théâtre des jours l'ennui
Car moi je t'aime
Qui m'a lié les mains et resserré la gorge
Car moi je t'aime
Comme si aucun mot ne sortait plus du fruit
Car moi je t'aime

De mes amours de vivre. Alors, tu me prépares
Aussi je t'aime
Pour ce sang qui viendra quand je serai pressé
Aussi je t'aime
Contre la vis du pressoir de mes lourdes années
Aussi je t'aime.

Mais excuse si je te dis, aussi crûment jeté
Puisque je t'aime :
À travers ton sourire, c'est la vie intrépide
Que j'ai aimée.

1448- Chanson de Don Quichotte
à sa chère Dulcinée (26)

Je veux que ta lumière s'imisce dans mon cœur.
Qu'elle irradie mes veines et décuple mes heures.
Qu'elle éclaire mon sang, irrigue fort mes pleurs
Pour que ma dignité d'homme fuit sans rancœur
Vers l'espace sans peur qui navigue au lointain
Et glisse doucement aux grèves où je meure.

Je veux voir ta lumière sur mon sourire éteint.
Tes ceintures à fleurs et ton grès de satin
Sur ma peau, belle sœur, toi dont j'entends les soins
Dilapider leur plainte au-delà du mouvoir...

Car tu es mon miroir, que tu le veilles ou non.
Tu es mon désespoir et tu es mon renom.
Avec toi ou sans toi, sur mon chemin de ronde
Je sens que ta lumière s'incline vers mon ombre
Et me remplit de joie d'être un de tes rayons !

1451- Irradiation profonde (15)
Dans la série des « Je veux... »

Dans un village de Saintonge
Quand je déambulais, en proie au songe
Je rencontrais ton être doux
Dans le sillage d'un dieu jaloux.

Je découvrais tes yeux vermeils.
Ta silhouette et tes arpèges
Teintés de patriarches et d'archanges
Et de la hiérarchie des anges.

Baigné de vitraux translucides
D'où coulait une lumière fluide
Se déversant, tel un torrent tranquille
Sur ta frêle statuaire polie.

Moi, je devinais le temps ravi
En déposant au silence des pierres
L'entière vie ardente des prières
Que font pour nous ces dentelles de verre.

Je ressortais de ce doux réceptacle
Où brillait au tréfonds un vrai pinacle.
Me laissant m'entourer de ces statues de pierre
Où figuraient les ordres d'un empire céleste.

Sitôt qu'ils auront disparu
Redescendrais-je à nouveau sur la terre ?

1456- Vision d'église (22)

Pourquoi chantes-tu, ô Pierrot ?
Je chante car je suis amoureux.
Amoureux d'un nuage laiteux.
Chante Pierrot, chante pour deux.

Pourquoi chantes-tu, ô Pierrot ?
Je chante car je suis malheureux.

Malheureux d'être tant amoureux.
Chante Pierrot, chante pour deux.

Et pourquoi être tant malheureux ?
Malheureux si tu es amoureux ?
Serait-ce là la leçon de l'amour ?
Chante Pierrot, chante pour deux.

Pourquoi chantes-tu, ô Pierrot ?
Non, je chante car je suis tout heureux.
Tout heureux d'être tant malheureux.
Chante Pierrot, chante pour deux.

Car l'amour d'un nuage laiteux
Me transporte et me mine, c'est affreux.
Trop affreux d'être tant malheureux.
Chante Pierrot, chante pour deux.

1460- Ce que chante Pierrot (20)

Où est la raison gardée ?
Dans quelle région, quelle contrée ?
En quel abysse de quel cerveau
Et qui galope au jour nouveau ?

Quelle est cette raison gardée ?
Dans quel cachot bien enfermée ?
En quel lobe qui la soustrait
Et la déroute, ma dulcinée ?

Cette raison sera-t-elle conservée
Dans quels appartements de fées ?
Ou bien royaux, ou fusionnés
Avec quel sommet qui prévaut ?

Qui prévaut à ma destinée
Que je préserve des fléaux ?

Et que je voudrais sauvegarder
Contre tous les haros ?

Où est ma raison sauvegardée
Que je compulse en aparté
Et en catimini ? Mais je ne sais
Dans quel recoin la trouverai... ?

Or si je veux la préserver
Bien qu'ayant peur de la paumer
Ne ferais-je pas mieux
Au demeurant, de te la confier ?

1466- Question de confiance (24)

Veux-tu être ma reine des prés ?
- Oui, je le veux.
Veux-tu être mon archange angélique ?
- Oui, je le veux.
Veux-tu être ma prèle des marais ?
- Oui, je le veux.
Veux-tu être ma vulnérable irisée ?
- Oui, je le veux.
Veux-tu être ma violette tricolore ?
- Oui, je le veux.
Veux-tu être ma petite pervenche ?
- Oui, je le veux.
Veux-tu être ma menthe poivrée ?
- Oui, je le veux.
Veux-tu être mon séné d'Alexandrie ?
- Oui, je le veux.
Veux-tu être mon tussilage pas d'âne ?
- Oui, je le veux.
Veux-tu être ma digitale d'Arabie ?
- Oui, je le veux.
Veux-tu être ma recouvrance inespérée ?
- Oui, je le veux.

Veux-tu être mon officine d'insomnie ?

- Oui, je le veux.

Alors, que ne voudrais-tu pas être ?

Cite-moi au moins cette chose

Que je puisse te croire sincère...

- Si une chose ne veux être

C'est ta sarriette des Hespérides.

Et la fauvette partait d'un éclat de rire

En s'envolant par-dessus le muret.

1481- Romance de mon jardin (31)

- Quelle moitié viendra de toi

Quelle moitié viendra de moi

Dans l'enfant qui naîtra ? -

Quel espace sera

Son royaume aux abois ?

Sa substance et son moi ?

- Quelle moitié viendra de toi

Quelle moitié viendra de moi

Dans l'enfant qui naîtra ? -

Sera-t-il plus immense

Que la vague d'essence

À ton île échouée ?

- Quelle moitié viendra de toi

Quelle moitié viendra de moi

Dans l'enfant qui naîtra ? -

Je formule le vœu

Pour qu'il devienne sous peu

Un être en son entier

- *Quelle moitié viendra de toi*
Quelle moitié viendra de moi
Dans l'enfant qui naîtra ? -

Et pour que nul ne sache
À jamais partager
Son édifice inachevé

- *Quelle moitié viendra de toi*
Quelle moitié viendra de moi
Dans l'enfant qui naîtra ? -

Qui déjà se construit
Dans l'autre de ton ventre
Et qui résistera

- *Quelle moitié viendra de toi*
Quelle moitié viendra de moi
Dans l'enfant qui naîtra ? -

À la vie cavalière
Comme le bateau ivre
Rallie son port des souvenirs

- *Quelle moitié viendra de toi*
Quelle moitié viendra de moi
Dans l'enfant qui naîtra ? -

1471- L'abandon des sentiments (39)-
où les strophes entre tirés sont reprises en écho -

Et puis tu es entrée dans ce domaine de la nuit :
Le domaine du ciel enfui.
Tes bacchanales ont joué, tout aujourd'hui
Du fifre et du tambour sur tes yeux attendris.

Il y avait dans l'air une vague d'ortie
Qui submergeait le rêve et un peu de l'oubli
Que l'homme met souvent pour gaspiller sa vie.
Alors, tu es entrée au sommeil de l'oubli.

Ton soleil est parti : et qu'as-tu fait, fille de Parque
Tandis que le sommeil avait poussé sa barque
Sur la rive de ton réveil ? Sur ta conscience étale
Qui dévalait ce ravin endormi de ton être ?

Qu'as-tu fait, aux portes de cet Empire
Qui tendait son sourire à ta peur insoumise ?
Qui irradiait de front tous les vautours des heures
Tournoyant au mitan d'un immense mystère ?

Hé bien, tu es entrée, ô impudente enfant
T'asseoir et te reconforter au dôme salubre
D'une spacieuse cathédrale de feu et de verre.
De poutrelles dansant dans l'irréalité
Que l'on nomme la vacuité du sommeil.

Et le sommeil te prit, et chaudement bercée
Tu fus étonnamment surprise d'une bonté
Qu'il te transmet aux sons d'incantations sévères :
Oratorios fébriles au profil d'illusions.

Et quand tu ressortis de sous le dôme blême
Un soleil effarant brillait nouvellement.
Et te sourit et te choya tranquillement :
Comme s'il se fut agi de te ramener, frêle
À une quelconque vie...

Mais, enfant, surtout n'oublie pas
De regarder au fond de tes poches de nuit.

1488- L'invitation au sommeil (32)

Notre-Dame de notre douleur
Moi qui ai eu l'insigne honneur
D'entrevoir de ton paradis

Accueille-moi dans ta ferveur.
Et dans cette infinie douceur
De ton ardeur.

Que ta volonté annihile
Tous mes espoirs pourtant serviles
Qui m'ont porté jusqu'à tes pieds.

Et ne proroge en rien le temps
Du fol et long acharnement
De mon prochain tourment.

Fais que la transmission des pleurs
Se passe dans l'instant d'une heure
Lorsqu'en nos corps nos âmes meurent.

Notre-Dame de notre douleur :
Que soit exquise cette fleur
Qui est d'entrer en paradis !

1496- Petite prière latine II (18) (*bis repetitas*)

J'ai porté mon angoisse aussi loin que j'ai pu
Comme un fardeau de glace pointé vers l'inconnu.

Sur une mer sans trace, j'ai sillonné et bu
Bien plus qu'une vinasse, mon amertume en plus.

J'ai porté cette angoisse, moi qui ne l'aurais cru
Traversant les espaces de mondes inconnus.

L'ai porté comme passe ce lourd trésor fourbu
De chansons et de strass et qui m'auraient vaincues.

J'ai porté mon angoisse : j'ai tout senti, tout vu
Des misères qui lassent et d'amours sans issue.

Puis sous ton saint repère, ta bannière absolue
Que tu m'avais tendue, enfin, je disparus !

1502- L'étoile chansonnière (12)

Je bois ton petit lait
Par ta goutte alléché
Je bois ton petit lait
Ai-je tors d'insister ?
Je bois ton petit lait
Moi cet ours mal léché
Je bois ton petit lait
Ayant récidivé

Je bois ton petit lait
Ta bannière dorée
Je bois ton petit lait
Déployée à mes pieds

Je bois ton petit lait
Voulant réitérer
Je bois ton petit lait
De goulûment téter

Je bois ton petit lait
Produit par tes années
Je bois ton petit lait
Presque à maturité

Je bois ton petit lait
Lui qui m'a attiré
Je bois ton petit lait
Plaisir immodéré

Je bois ton petit lait
Pour ne pas regretter
Je bois ton petit lait
De t'avoir rencontrée

1517- Ton petit lait (28)

Un amour me tiraille
Me cheville le corps.
Me rive à mes entrailles.

Geisha
La guest-star de mon cœur
Qui se faufile à travers l'écheveau
De mes heures.

Ton amour me tiraille :
Doigts crochus des voleurs !

1519- Doigts crochus des voleurs (9)

Évitons de ressasser le passé.
Donnons à l'avenir une chance de subsister.
Affûtons nos lames : un couteau aiguisé
Nous sera d'un plus fort appui
Que tous les secours implorés.

Taillons dans le vif du sujet.
Élimons les angles, arrondissons le galbe.
Celui qui, sous la main au plat brisé
Chargé des odeurs fortes de l'atelier
Glissera parmi les copeaux amassés.

Créons ensemble cette forme nouvelle.
Créons conjointement cette nouvelle pureté

Qui nous fera nous révéler à nous-mêmes
Qui sommes en peine de futurs baisers...

Si sculpturale est ta beauté :
Tu as percé mon cœur d'un œil inaltéré.

1521- Polir une œuvre (16)

J'étais un jour adolescent, j'inaugurais mon univers.
J'étais dans ce comas nébuleux de mes sens et adorais me pendre à
l'air.
J'adorais voir trembler mon âme dans la cupule des Enfers.

Mais me récriais bientôt contre cet état de fait. Me révoltais contre toute
indignité
Que je ressentais en moi-même : morsure au plus profond de mon être.
Et je m'en retournais, seul au monde et béni de moi-même sur mes
propres terres.
Et m'en retournais pour que cessent au monde tous mes violents
Enfers.

J'ai vu de puissants horizons écrire, sereins, de fort grandioses
harmonies.
J'ai vu des multitudes arrogantes naviguer outrageusement entre l'avant
et leur revers.
J'ai vu la trahison et la fausse compassion se transformer en dérobades
de nos idées.
J'ai vu la trahison : cette véritable et l'incommensurable trahison venir
brûler l'être parfait.

J'ai vu tant de combats et tant de gloires : leurs si sublimes
affrontements
Se déverser dans le courant des foules et se lever d'innervantes
inimitiés.
Tant de mauvais sentiments agglutinés qui ont coulé dans le ruisseau
de la renommée
Chargés du sang et du pain de l'être : son devenir et son passé.

J'ai vu se reconstruire les bûchers de petits signes alignés.
J'ai vu les yeux rieurs se régaler de ces spectacles.

Mais l'ascétisme était partout et venait vous manger la raison.
Ah, que ne ferait-on pour sauver l'écriture vraie ?

1462- Les chemins difficiles III (19)
Les retours de traverses

La joie est éphémère. Seule la douleur persiste.
La joie comme un éphémère étendard du sinistre.

La joie, toute ronde et toute ventrue
S'étale comme une horloge amère de nos passions.

La joie qui éclabousse nos horizons
Est comme un oiseau fou cherchant son oisillon.

Et moi, je suis cet oisillon qu'un interminable
Et long chemin attend au coin du bois.

La joie est éphémère, dit-on, à l'orée des saisons.
Rien n'est plus essentiel que le parti de la joie.

1464- Les chemins difficiles IV (10)
Le chemin des saisons

Il nous faut travailler les chiffres sans mémoire.
Et puis nous en aller au monde dérisoire.
Il nous faut investir nos ombres sans espoir
Pour pouvoir exister au large cercle aléatoire
Qui commande nos vies : ces destins transitoires.
Et mieux voir s'éloigner - science rédhibitoire -
Les monstres qui habitent en nos maisons de moire.

Car les sciences nous dressent leurs paradis figés.
Mais ne nous offrent rien à vivre de meilleur
Que des sommes exactes aux creuses résonances
Quand nos sens alertés, eux, sont émerveillés...
Nous les laissons toujours et encore glisser
Dans l'ordre maléfique de nos vieilles pensées.

Or, délaissions les sciences, les chiffres, les raisons.
Faisons une confiance affreusement futile
À tous nos êtres forts et à leurs sensations.
Elles nous auréolent du jour le plus fécond
Où vivre deviendra plus qu'une simple réalité
- sèche, brutale, stupide - : une illumination
Intérieure. Et tout un univers sans aucun horizon !

1465- Retrouver l'illumination I et II (20)

J'ai exprimé mon ressenti
Aussi loin qu'un aveu peut le faire.
Cela a-t-il aidé ?

Cette inconscience terrible
Hugolienne à souhait :
Car l'univers est aussi froid
Qu'une pieuvre tentaculaire.

Au bord d'une mangeoire
De graines affolées
Quelques pépiements
De notre joie dispersée...

Nous sommes les oiseaux
De l'éternel hiver
Quémendant notre joie
Dans l'inconscient univers !

1507- L'inconscience de l'univers (15)

Un œil blond te regarde
Par-delà la frontière
De cette vie précaire
Dont tu n'as pas la garde.

Nul chemin qui t'éclaire...
Mais nul homme n'abdique
À tenter le cantique
Que tout son cœur espère.

Règne des bois tremblés
Aux senteurs de bruyères :
Hymne des atmosphères
Que l'on a diluées !

Le règne de l'humain
N'est jamais autre chose
Que vivre au grand soleil
Éclaté d'une rose.

1508- Sursaut de la conscience (16)

Du noir reflet de tes yeux noirs
Aux désirs fous de tes espoirs
Qu'as-tu donné à ta mémoire
Évanouie par les blizzards ?

Ta pugnacité sans vergogne
Est plus connue qu'une Gorgone
Se débattant sous la charogne
Tel un beau diable d'ivrogne.

Comment se fait-il qu'aujourd'hui
Le monde glisse à sa renverse ?
Que le simple bruit d'une averse

Te confère une chair de poule ?
Et que le temps qui en découle
Veut luire en tes yeux ahuris ?

1523- Question à une Gorgone
des temps modernes (14)

Inviter le réel dans ma danse est pour moi une fête.
Une fête immortelle.
Le faire se sublimer sous la houlette de mes mots
Un délice onctueux.

Et faire qu'il navigue sans fin dans la monotonie des jours
Un jeu majestueux
Où le moi et le je, le tu comme le vous - ce tutoiement des dieux -
Sont une porte ouverte
Sur cette immensité du paradis des cimes : ce préau délicieux
Où l'homme
Ne sera plus qu'une illusion dans l'univers. Qu'un brouillard à réinventer
Dans la chaleur

Indescriptible de son néant
Où danse pour l'éternité son interrogation en devenir.

Par cette danse du réel qu'en moi j'ai initiée
Que mes sens en moi-même ont pleinement fédérée
Mon moi, que toutes mes instances ont voulu convoquer
N'est déjà plus tout à fait un être en devenir.

1524- Convoquer le réel dans les étoiles (18)

Les femmes ont mis des jupes
Repassées des placards
Sur leurs tailles pimpantes.

Leurs sourires saillants
Miraculeusement
Sont sortis des nuages.

Avec quel naturel
Et spontanéité
Leurs intonations

Hier lourdes et sourdes
Mais aujourd'hui radieuses
Comme un air qui s'exhale

Ont livré au passant
Cette heure vraie de leur regard
Où s'initie l'amour !

L'amour des mèches blondes
Vertes ou colorées
Dans la chaleur du monde...

« Car, nous disent leurs sourires
Vous n'avez pas idée
De ce que cache le monde. »

526- Renouveau : premier
frémissement de printemps (21)

Les mêmes hommes, la même destinée ?

D'où me vient que la modernité
M'apparaît plus suspecte, encore
Que le passé fondé
Sur des siècles d'une réalité

Ancrée en nos profondes mémoires
Car lourdement accumulée ?

Des gratte-ciels, les pieds dans l'eau.
Des villages dessous les digues.
Des paysages au fil d'une pluie
Que des canaux évacuent en permanence...

Des immeubles de verre. Des lieux de transparence :
Comme d'interminables façades simplistes
D'où le froid dispute à l'aurore de vagues idées
Que l'on voudrait humaines. D'où le lucre
Est la finalité, sans la surenchère du bon goût.
Des cubes de transparence, comme des jeux de géants.

Pays d'une avifaune aquatique
Qui paisse en liberté.
Tout comme les moutons aux portes des métropoles.

Pays des digues suspendues.
Pour terminer par cette ville concentrique
Où les immeubles rivalisent d'étroitesse.
Parés de briques rouges, quelques fois goudronnées :
Pour qu'elles se souviennent de leurs vieilles
Et lointaines prédécesseuses de bois...

Bienvenue dans un pays d'opulence.

1528- En traversant la Hollande en bus (27)
Diptyque de la modernité II

Il ne sert de rien de hanter sa mémoire.
Il ne sert de rien de flatter ses fantômes.
Comme il ne sert de rien d'étendre son empire
Sous l'emprise fondée de ses remords abandonnés.

Non, il ne sert de rien de vivre ses hantises
Dans un monde pluriel de trop vains souvenirs.

Dans un esprit en friche, qu'attendre de serein
Quand le vil et le flou disputent au souverain
Une triste place au soleil ?

Non, il ne sert de rien - et je te le redis -
D'entretenir la flamme d'un fol espoir étique
Quand tout te le contraint, quand tout te le combat.
Et te montre qu'au feu, en ce sombre réel

Rien ne résiste que la cendre...
Si ce n'est - du moins, ce te semble -
Cette flamme de tes illusions qui vacillent !

1530- Combattre le réel ? (16)

Dévore-moi de tes grands yeux :
Bleu clair, de préférence
Comme est la nuit. Silencieux
Je ne résisterai à tes avances...

Me plongerai dans ta garance
Ivre d'amour et de jouvence.
Moi qui ne suis, au capiteux
Que l'ombre d'une errance.

Et ta salubre insomnie
Fera corps avec mes envies
Quand nous aurons, ma mie
Construit un nid douillet

Pour nos engeances.
Aussi, délivre-moi tes yeux
Aussi précieux qu'est une pluie
Pour m'inonder de tes envies

Longuement infinies...
En quoi je me noierai, tantôt

Comme un sombre et preste bateau
De cette mer fol amoureux

Où il a navigué, heureux
Pour y chérir tes jolis yeux
Pâles et clairs d'une nuit...
Et y périr, silencieux !

1531- Tes jolis yeux (24)

Tu es prise dans tes filets
Sans place pour te retourner.
Les enfants que tu as aimés
Voudrais-tu les abandonner ?

Quels que soient les inconvénients
De ta situation, il est flagrant
Que vivre dans ce monde ardent
Demande courage et consentement.

De quel contentement te prévaudras-tu
Si tu n'acceptes pas, au demeurant
Les contraintes que ta vie t'impose
Sous le ciel de tes ecchymoses ?

Car ton âme, comme je le devine
Est déchirée, tel un papillon
Qui tente sa dernière échappée
Vers un bonheur imaginé.

Alors, garde l'amour de tes enfants
Collé au corps et chevillé à l'âme...
Aussi fort et puissamment zébré
Qu'un orage que tu auras aimé.

1532- Un conseil (20)

Où es-tu ? Arriverais-je à te rejoindre
Toi qui fis un empire avec trois fois rien ?

Je te cherche, mais point te trouve :
Toi qui crées l'univers dans le coin sombre d'une pièce.

Puis mets le feu au ciel avec trois allumettes...
La ville immense t'attend, toi, le pain friable de l'hostie

Que le vent pâle attise comme on avale un sou
Roulant sous la roue brinquebalante du jour.

Présomption de l'amour que tu portes et disperses
Aux horizons de soie et d'agaves suintantes.

Ouverte comme un magasin de nos déconvenues
Je te cherche : où aurais-tu logé ta forme qui apaise ?

Ta joue, joviale et salubre, aussi espiègle que ton ombre
Où est-elle ? Et où es-tu toi-même : car celle que tu crois croquer

- hop, hop, hop ! - cette vie même t'a avalée !

1538- La vie avalée (15)

Élodie hésite
Entre savoir et ne pas comprendre.
Entre vouloir et ne rien imposer
À celui qui viendra fouler la terre
Qui porte son chemin de verdure.

Élodie hésite
Entre le royaume des elfes et celui des fées.
Ou être une princesse aux rêves dépossédés
Dans un monde où la joie de se savoir utile
Remplira son espoir de vivre sa vraie vie.

Élodie hésite.
C'est pour cela qu'elle est si sûre d'elle-même :
D'être et de vivre ses choix dans leur entière plénitude
Qu'elle nous transmet souvent avec l'aide des cygnes.

Car son pays lui a appris
- sur ce point Élodie ne nourrit aucun doute -
Que le temps de la vieillesse, qui est aussi celui des pierres
Se confond avec le temps de la jeunesse des cœurs.

Pour cela le vent
Chaque jour la remercie.

1544- Écrit à Burren Castle Hotel
à la demande de Brigitte Dieuloufet (20)

Tout oiseau est servile.
On dirait un pendule gracile
Pendue au fil d'une aiguille.

Se balançant dans le vide sensible
Tel un éperon de pins sans racine :
Triolet libre de toute énigme.
Clair et vaste devant l'abîme
Ébahi par nos yeux de rapine.

Cet oiseau qui vole et dessine
Proteste son chant en sourdine.
S'égosillant dans le silence des cimes
Comme abandonnées de toute vie.

Car même accaparé par sa parodie de frime
Oui, cet oiseau concentre par le vide
Ébloui qu'il crée par devers lui
Le langage sans signe des sylphides
Qui nous exprime

Ce que nous sommes venus faire sur la terre.

1546- Sylphides (18) (*Au-delà de la réalité*)

Plus rien ne me transcende, que la souffrance dans tes bras.
Plus rien n'épanouit ce qui ravivait tes sous-bois.
Dans l'épaisseur de mon amour au paysage sans retour
De la forêt écartelée s'entend le tendre tambour.

Et s'il est un terrain où ton soleil devient la loi
Aussitôt le loup blanc, qui de rage crispe nos doigts
Dans le sommeil de ta lenteur, ravit de ta couleur l'éclat.

C'est pourquoi mon sommeil est torturé à l'unisson
De ces volutes de corneilles qui coassent à l'horizon.
À l'horizon du rien dont ta pauvre et grise attention
A fui notre deuil juvénile, ainsi que sa froide passion...

Et nous sommes entrés, comme deux êtres en majesté
Dans ce domaine dévasté des amours désœuvrés.
Que va-t-on faire : peux-tu le dire ? Où va-t-on vivre de bonté

Ô toi, ma tendre et douce ? Ma pénitente dulcinée ?

1549- Prière à Dulcinée (15)
(*une alternance douceuse*)

Jusqu'où es-tu réelle
À te toucher du doigt
Comme on touche la pierre d'une statue ?

Tes mots sont-ils réels ?
Ces mots sans consistance
Avant que l'écriture
Ne les couche sur le papier ?

Sous le pont coule la rivière.
La rivière rejoint le ciel.
L'oiseau s'envole dans les airs.

Ces mots sont-ils réels ?
Ces mots sans consistance :
Avant que l'écriture
Ne les couche sur le papier ?

Jusqu'où es-tu réelle
À te toucher du doigt
Comme on touche la pierre d'une statue ?

1556- Les mots irréels (17)
(chanson sacrifiée sur l'autel de la mémoire)

Les journées se répondent comme des chats de Champfleury
Entremêlées d'humeurs aux diaphanes nuées.

Majestés et senteurs ont presque disparu
Aux confins renouvelés des ornières
Qui ornent d'une vigne la symphonie des ombres.

Tout paysage meurt dans son intensité
En soi royale et extraordinaire.

À composer le temps comme des confettis
Les heures deviendront des ouvrages de dentellières.

1568- Paysage N° 1 (9) **diffusé**
*(dans la série des sonnets grenoblois)**

120 poèmes (sélection)

* forme nouvelle de versification développée à Grenoble en marge de l'opération culturelle Paysage>Paysages, dont voici les règles :

- forme innovante de sonnet exclusivement composée de strophes de 1, 2 ou 3 vers, dans l'ordre et la répartition qu'il plaira à l'auteur (60 structures possibles, avec variantes), pour peu que le total des vers du sonnet s'établisse exactement à 9 au final ;
- chacun de ces 9 vers est indifféremment construit en 10, 12 ou 14 pieds, pour peu que la somme globale de l'ensemble des pieds s'établisse strictement à 108 (soit l'équivalent de 9 x 12 pieds) ;
- les strophes ne sont en aucun cas rimées ; ce qui n'exclut pas des échos de rimes internes au poème ;
- les sonnets grenoblois, s'appuyant sur la tradition, auront pour thèmes exclusifs le temps et le paysage ;
- les sonnets grenoblois s'interdisant d'être isolés, ils s'inscrivent obligatoirement dans des recueils ou sections de 6, 9, 12, 18, 24 pièces (etc.) ;
- tendant vers la plus haute expression de la pensée humaine, chaque auteur d'un sonnet grenoblois s'engage à ne lui faire supporter aucune exploitation commerciale.

Je te le dis : il faut savoir le temps des mauves
Je te le dis : le temps des choses, des miroirs...

Je te le dis : il faut savoir les émeraudes
Je te le dis : baguenaudant dans les couloirs...

Je te le dis : de ces châteaux, de ces fumoirs
Je te le dis : mieux vaut savoir les oripeaux

Je te le dis : comme de longs manteaux d'espoirs
Je te le dis : se dévoilant aux champs féconds

Je te le dis : pour comprendre le temps sans nom.

1571- Sonnet à déclamer - Paysage N° 3 (9)
(dans la série des sonnets grenoblois)

Je sais
Où toute chose se range.
Où toute lumière éblouit.
Où tout rayon est invisible
À la dérivation des astres.

Je sais
Connaître en toute humilité.
Donner en toute modestie
L'intimité qui nous habille
Quand s'habite un voile de pluie.

Je sais
Cette tempête sous ton âme
Fantôme de tes insomnies.
Où réside ton essentiel
Que tu caches à toi-même...

Je sais
Où se rejoint ta poésie.

1575- Ta poésie (17)

Pas belle tu n'es. De charme tu manques.
Mais je vais aller avec toi, deux à deux par la plaine.
Deux à deux par la ville, puis deux à deux par les chemins

Découvrir Séville la grande Dame...
Le Prado, l'Hermitage qui est ta saison.
Soupeser la Joconde au sourire incongru.

Vérifier ta pudeur ou bien ton infortune.
Qu'à vau l'eau trotte la terre depuis
Qu'il nous guette, le temps, sur nos grèves de nous mourant.

1579- Reflet d'âme - Paysage N° 7 (9)
(dans la série des sonnets grenoblois)

Le torchon brûle entre les heures du jour
Et celles de la nuit : indécision chronique de l'existence

Qui flamboie comme flamberait une carcasse malade
Que l'on voudrait sacraliser.

Tout sujet, cependant, restant à parfaire
Le feu est bien la plus sérieuse des hypothèses
Entre la matière et son éternité.

L'été fini, le sang s'achève...

Le temps est un oursin qui pique au cœur des roses.
Puis s'élève, tel qu'un mandarin
Elève au temple froid sa rituelle prose.

La nuit, après lui, y accomplira son destin...

Au matin, le torchon se retisse
- subreptice inconstance : cette patience illimitée de vivre -
Entre les heures de nuit et la douceur d'un nouveau jour.

1584- Le destin des heures (15)

Qu'il est bon de sentir les contours de son corps
Vibrer aux limites floues d'un territoire ! De nager
Parmi les cartes qui se parsèment de marchés fleuris.

De marchés aux oiseaux - marchés inaccessibles -
Remplis d'éclats et de senteurs ! D'aller
Comme sur les étals de Bombay ou d'ailleurs

Découvrir et toucher ce jouet écarlate
D'où s'étend la feria aux ongles du passé
Que divisent pour nous nos joies et nos malheurs !

1594- Photographie du temps passé - Paysage N° 13 (9)
(dans la série des sonnets grenoblois) Série II

Mon chef-d'œuvre d'architecture, oui, tu es.
En ma longue carène navale où tu gis
Ma singularité neutronique tu crées.

Qui es-tu, au champ d'honneur passé, qui es-tu
Ma belle effarouchée ? Je ne saurais le dire.

Ma bouffée d'oxygène que tu glaces
Là, dans mon chapeau de haut vol où claque ton image...

À un slogan de Marilyn, oui, tu ressembles :
Jusqu'à cette aurore prochaine de la Saint-Martin !

1597- Paysage biaisé - Paysage N° 16 (9)
(dans la série des sonnets grenoblois) Série II

D'où vient cette lumière qui inonde nos corps ?
Et nos âmes transies qui, d'un magique fil d'or
S'enorgueillissent de vibrer à l'unisson ?

D'où provient que nos ombres nous donnent
La puissance et la douceur onctueuse qui se mêlent
Dans un phrasé parfait de sensualité et de concorde ?

D'où initier l'amour qui combattra le fort
Et entier univers qui court à sa dérive ?

Le jour descend toujours de plus haut que le ciel :
Raison pour laquelle l'homme cherche continûment
À refaire le chemin de la lumière inversé.

1601- Définition de Transcendance (11) **diffusé**

Dès que je suis sorti et que j'ai respiré le grand air
Les choses m'ont paru pleine de bonhomie.
Le froid a disparu et pour me donner de l'envie
Les goélands soiffards se sont coulés dans l'éther.

J'avais envie de les suivre, moi qui n'étais qu'un matelot
Que le sel et le vent élevaient à la dérive
D'un univers mouvant dont le bras gigantesque
Et la verve féroce submergeaient de leurs grelots.

Sur la plage, près de moi, était resté un palmipède
Tout juste sorti du nid. Lui n'osait, malgré la tendre
Attention que lui portait sa mère d'un regard de reproches
Prendre le moindre envol inaugural de sa carrière

Au faite de ce ciel qui lui était un royaume promis.
L'oisillon avait peur, tremblait de tout son saoul.
Se brûlait intérieurement à cette constante houle
- évitant de croiser le regard du ciel, lequel, pourtant, est sa destinée -

De cet œil déjà las d'une épreuve tant redoutée.
Et moi, dévisageant cet oisillon, je me disais :
« Pourquoi Monsieur le vent appose-t-il sa signature
Toujours sur les écorchés vifs et leur progéniture ? »

1605- Question à Monsieur le vent (20)

J'ai travaillé pour ma légende.
Mis en place mon verbe.
Ce verbe a formé son texte
Dans un conglomérat de mot assourdis
Qui se sont envolés loin de ma destinée.
Entrelacés comme une forêt superbe de lianes
Anciennement bannies dans une autre contrée.

Cette fois, je vais refermer mon livre.
Je vais plier mes affaires et ranger mes habits.
Mes bagages d'écolier, comme il était dit
Pour remettre à jamais mes vieux poèmes ravalés.

Ainsi va la vie : toute besogne atteint sa grève.
Accordez-moi seulement, pour fin de ma missive
D'éprouver avec vous ce si simple plaisir
D'être fier et content de ce qui aura été fait.
Et de partager le sentiment fragile du devoir accompli.

Certes, je n'ai pas failli : mille reproches
Me le feront savoir, désormais, de tous côtés...
Aussi, merci à vous de m'avoir écouté.
D'avoir ouvert et feuilleté d'une oreille attentive
- de tous vos êtres autour de moi rassemblés -
L'esprit qui sous le papier chuchotait.

Mais toute chose a une fin : précepte inévitable.
Car je ne peux indéfiniment poursuivre un chemin puéril
Lorsque le monde autour de nous continu de filer son train.

J'ai épuisé mes stocks de boniments.
Tout est dit : rien d'autre n'est à ajouter.
Mais il est une chose que je voudrais que vous sachiez :
Qu'à travers ces lignes, c'est vous, vraiment
Et miraculeusement, que j'ai tenté d'aimer.

1600- Adieux réitérés (30)

SOMMAIRE

Présentation : Deuxièmes clefs d'une œuvre (poursuite d'un parcours)	p. 6
120 poèmes (sélection, livraison 2)	p. 20



© Xavier Hiron, vers 1978